

CINÉMA

Sois théâtrale, ô ma douleur  
Page E 4



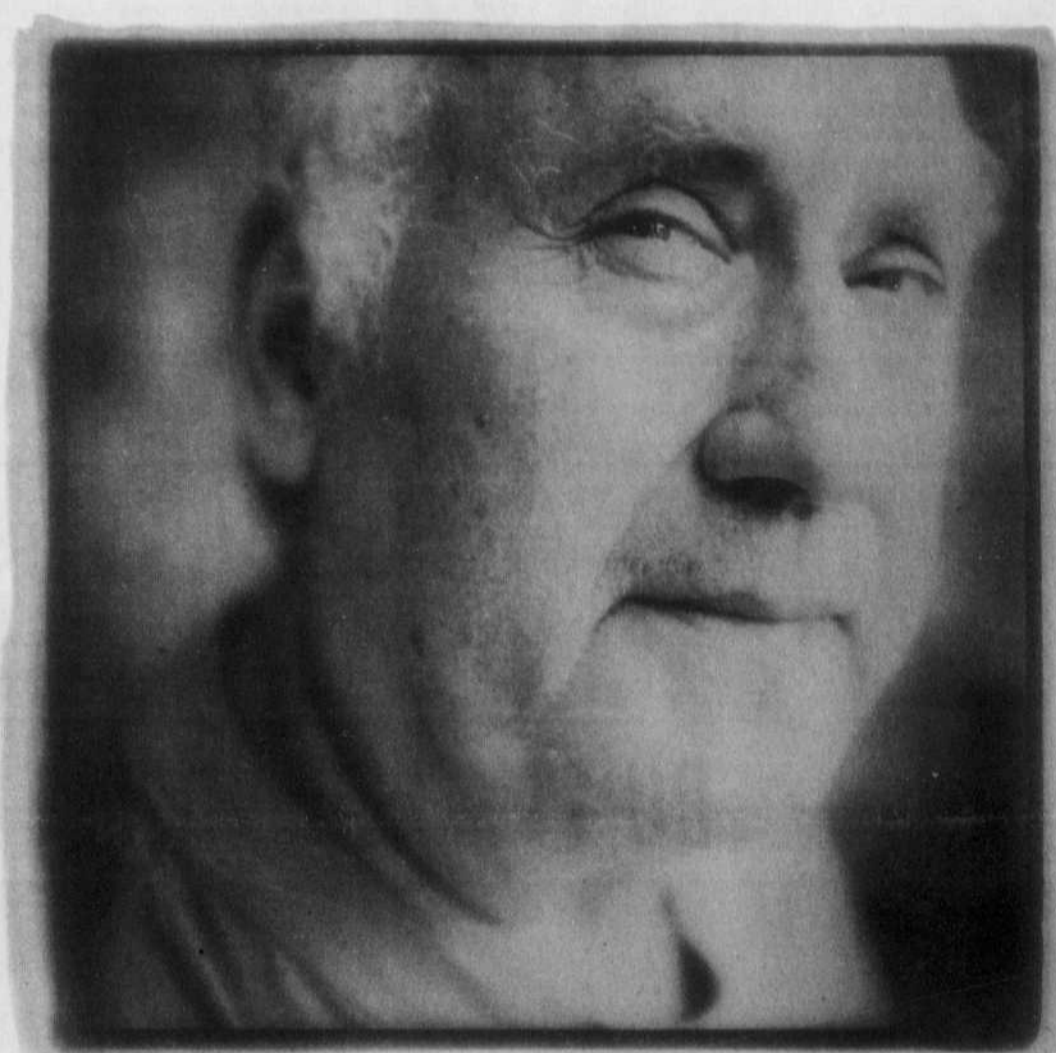
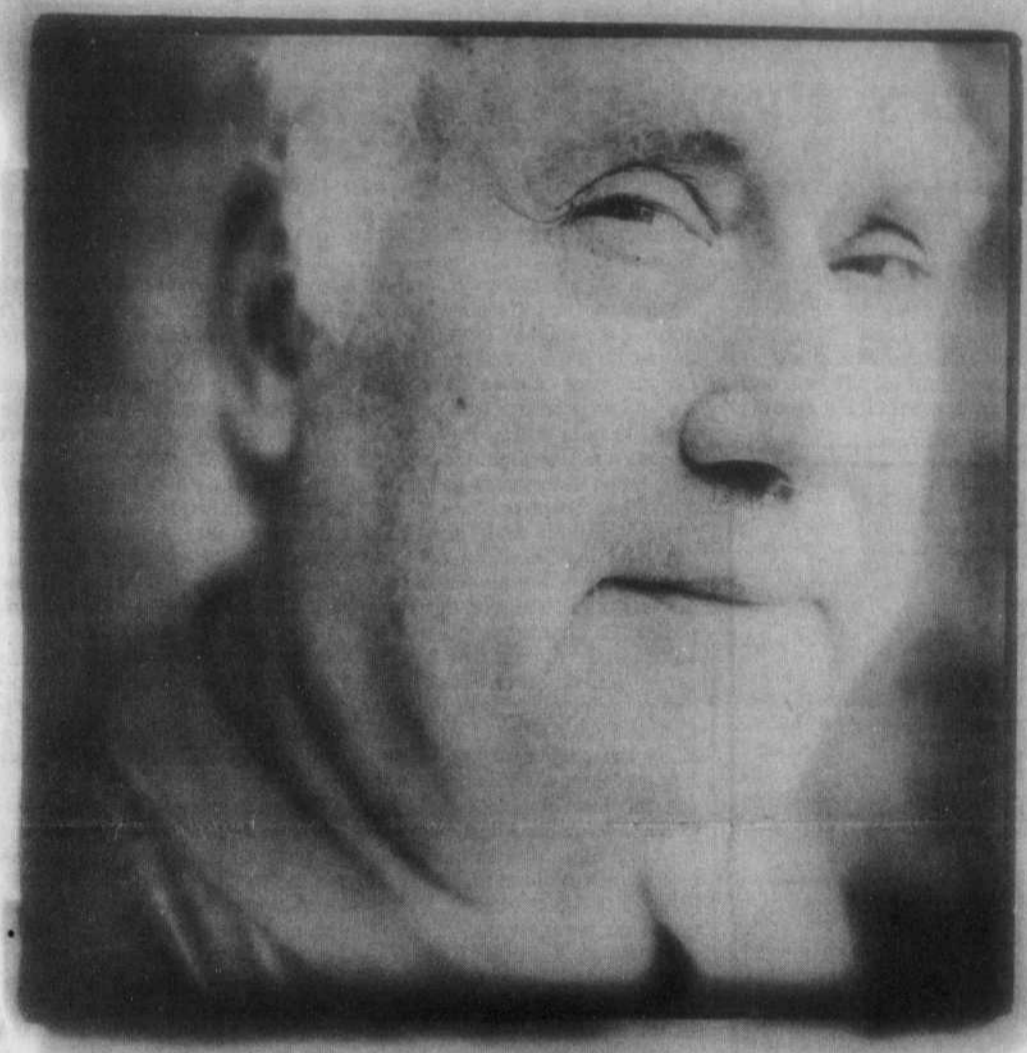
LITTÉRATURE

Le dernier havre  
d'Yves Thériault  
Page E 5

◆ LE DEVOIR ◆

CABIER  
E

# Livres et Culture



TSHI

## « KOOL » FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL KONITZ

SERGE TRUFFAUT

Ce devait être le pianiste Brad Meldhau. Ce sera le saxophoniste Lee Konitz. Pour une raison obscure parce que non dévoilée, le premier a plié armes et bagage, abandonnant au second la fonction d'architecte et d'animateur de la série invitation qui fera suite à celle confiée à Jack DeJohnette. De ce hiatus, il faut se réjouir.

Parce que... Souvent, peut-être trop souvent, on use et abuse de l'expression qui emballe la maîtrise d'un art avec l'âge: «le dernier représentant de...» Dans le cas de Konitz, cette formule est plus qu'appropriée. Avec Jay McShann, autre invité du festival, Konitz est le dernier acteur et témoin d'une époque. Il est cela mais également autre chose. Quoi donc? Un expérimentateur constant. Il ne s'est pas contenté d'être acteur d'un fait d'armes et, ensuite, de le répéter jusqu'à plus soif. Ainsi qu'il l'a confié lors d'un entretien: «J'adore improviser.» Allons-y pour une déclinaison ordonnée par le temps.

Il était une fois un petit appartement en sous-sol situé à quelques enjambées de la 52<sup>e</sup> rue qui était alors l'épicentre du jazz. Le locataire? Gil Evans. Il vient de quitter l'orchestre de Claude Thornhill au sein duquel

il faisait les arrangements. L'homme a de l'ambition, la noble, s'entend. Il veut inventer autre chose.

Dans son réduit, Evans compose. Tous les jours, des bonshommes avec lesquels il s'est lié lors de son séjour chez Thornhill passent chez lui. Les plus assidus? Gerry Mulligan, John Lewis, Lee Konitz et Miles Davis. Tous en ont marre d'être cantonnés dans la formule alors en vogue du «bibop». Ils concoctent une évasion parce qu'ils veulent élargir notamment la palette sonore du jazz. Aux quartet et quintet classiques, cette bande des quatre souhaite ajouter des tubas, des hautbois, des cors anglais, comme on dit en français, ou *french horns*, ainsi que disent les anglophones.

En champion de l'opportunisme, Miles Davis publie le tout sous le vocable *Birth Of The Cool*. La naissance en question aura une suite grandiose. John Lewis fondera le Modern Jazz Quartet, Gerry Mulligan formera le *pianoless* quartet avec Chet Baker, Gil Evans poursuivra son inlassable travail d'écriture jusqu'à la fin, Miles Davis tuera le tout avec *Kind Of Blue*. Et Lee Konitz? Il sera le seul de l'époque à reprendre régulièrement la formule du nonet. Ce sera d'ailleurs le cas la semaine prochaine.

Ce désir d'invention qui habitait alors Konitz et les autres aura une autre conséquence dont ce dernier

sera le principal héros. Autant Konitz est resté fidèle à la formule du nonet, autant il sera minimaliste. De tous les grands musiciens de jazz, il est probablement celui qui a poussé le duo à son apogée.

Dans l'histoire du jazz, il y a eu de grands duos. Celui de Paul Bley avec Chet Baker, celui de Don Cherry et Ed Blackwell, celui de John Lewis avec Hank Jones, Jimmy Giuffrè avec André Jaume, Randy Weston avec David Murray, mais aucun d'entre eux n'a enregistré ou joué en duo avec un bonheur aussi égal, aussi communicatif que Konitz. Avec Richie Kamuca, Warne Marsh, Gil Evans, Harold Danko, Jim Hall, Jimmy Giuffrè, Paul Bley et Martial Solal, l'homme qui a aujourd'hui 76 ans a défendu et continue de défendre l'art du duo avec une constance qui force le respect. «Ce que j'aime avec le duo, c'est qu'il favorise à la fois la complicité et l'improvisation.»

Dans six jours, il se produira avec trois pianistes séparément. Un d'entre eux et à retenir: Paul Bley. Pourquoi? Parce que les deux se connaissent depuis la fin des années 40, parce que les deux, au fil des ans, ont répété l'expérience. Parce qu'avec Paul Bley, il n'est pas question qu'il y ait une répétition. «Avec lui, la surprise est immanquablement au rendez-vous. Je l'aime beaucoup pour cela.» Les autres duettistes? Le jeune Jason Moran et l'expérimenté Kenny Werner.

VOIR PAGE E 2: KONITZ



Miles Davis  
Birth of the Cool  
Date d'enregistrement: 1948-50



Lee Konitz  
Very cool  
Date d'enregistrement: 1955

VICTOR HUGO  
LES  
CONTEMPLATIONS

PHILIPPE NOIRET

AU MONUMENT-NATIONAL LES 11, 12, 13 SEPTEMBRE 2003, 20h

MATINÉE LE 14 SEPTEMBRE, 15h

BILLETTERIE: 514-871-2224 • RÉSEAU ADMISSION: 514-790-1245 / 1-800-361-4595

## JAZZ

## Adoucir les mœurs

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Plusieurs se sont demandé, au cours de ses quatre ans d'absence sur disque, où était bien passé DJ Ram. L'après *The East Infection* s'est fait attendre, attendre et attendre. Le premier disque de Ramachandra Borcar était de ceux qui, aisément, font rêver aux contrées les plus reculées. De quoi redemander de ce concert des nations musicales. Le nouvel album, un quatre pièces intitulé *El Pipo Del Taxi*, malgré son avance de titres, demeure d'une grandeur d'âme exceptionnelle. Au Festival international de jazz de Montréal, c'est en quartette que Ram fera entendre ses péripéties à travers des univers musicaux parmi les plus dépayés et sexy à la fois.

*El Pipo Del Taxi* est une virée cinématographique à travers de vastes étendues d'imaginaires sonores. «*A journey into sound*», comme le chantaient jadis Erik B. and Rakim. Le compositeur et chef d'orchestre — on oublie que derrière le DJ se cache un diplômé en composition électro-acoustique et contemporaine de l'université McGill — a puisé à nouveau dans ses racines montréalaises, indiennes et suédoises pour cultiver et raffiner son art de l'hybridation. Entre la première chanson *Kwaidan* (histoire de fantômes, en japonais) et la dernière page, *The Curse of the Eyes*, Ramasutra fait ressentir à travers d'autres sens.

La première question qu'il s'impose de poser à Ramachandra Borcar, c'est celle de savoir ce qu'il a bien pu fabriquer lors de ces quatre années. Entre les deux albums, Borcar a trimé dur. Plusieurs concerts à l'extérieur du pays, dans le monde, ont soutenu la sortie de *The East Infection*, bien reçu à l'international. Puis, le Japon, les États-Unis, l'Europe et le Canada l'ont reçu, mais à titre de DJ toutefois.

Des musiques pour des documentaires et pour la publicité ont garni le catalogue de celui qui a déjà été qualifié d'«anthropologue des sons». Aussi, il a pondu une minute et demie de musique pour la trame sonore de *Un crabe dans la tête*, pour lequel Ram s'étonne toujours d'avoir gagné un Jutra. «*J'ai travaillé sur plusieurs projets, des films, des pubs. En 2001, j'avais aussi le projet "Québec/New York", sur lequel j'ai travaillé pendant six mois.*» Les circonstances atroces que l'on sait ont mis fin à l'aventure. Aussi, le concert qui a été annulé en raison du 11 septembre devait-il être enregistré et aurait fait figure de second disque. «*J'aurais eu cet album live. S'il était sorti, ça n'aurait pas paru que j'ai été si peu en public pendant si longtemps.*»

Des musiques se sont entassées. Si bien que «*la plupart du matériel pour le prochain album est prêt. J'ai un double album, en plus du matériel de "Québec/New*

*York*». Sur le EP, la pièce *Magma Mama* ressort du projet avorté. Sur le prochain disque, en route pour être dans les boutiques à l'automne — le titre est annoncé: *La Villa Medusa* —, des bribes de ces musiques forcées au mutisme seront saupoudrées dans la matière de ce nouveau matériel.

Le titre, *El Pipo Del Taxi*, est venu après la sélection des pièces. À travers la métaphore des véhicules à compteurs, Ramachandra Borcar s'est permis de grappiller des sonorités inhabituelles qui, une fois réunies, deviennent attrayantes à l'oreille. «*J'essaie toujours d'éviter les trends. Si ça sonne comme quelqu'un d'autre qui est hot dans le moment, je le jette tout de suite.*»

L'Inde, le Japon et le Brésil se rencontrent sur cette musique. «*Je n'essaie pas de recréer les musiques des différentes cultures. J'utilise surtout des instruments. Par exemple, la musique traditionnelle japonaise, ça sonne épurant. Dans leur contexte, c'est quelque chose d'autre, mais pour nous, ce sont des sonorités un peu dark. Alors je l'ai utilisé hors de leur contexte. Je n'essaie pas de faire de la musique japonaise.*» C'est la couleur des instruments plus que leur provenance qui intéresse DJ Ram.

*The Losing Hand*, aux nuances dub infinies, a été composée sur piano. La slide indienne du maître Debashish Bhattacharya est venue après. Il faut entendre Ram raconter comment il a rencontré Bhattacharya, un grand de la musique de ce monde. «*Il y a peut-être quatre ans, j'ai joué au Festival d'été de Québec. Il a joué avec Bob Brozman, un autre grand joueur de slide. On avait fait un show ensemble, avec une moitié de mon groupe et le leur. Brozman était avec moi pour "Québec/New York". Quant j'ai écrit la pièce, au moment des arrangements, je me suis dit que si je pouvais avoir Debashish, ça allait vraiment ajouter quelque chose. J'ai téléphoné au Festival, et ils m'ont dit qu'il revenait.*» Tout de go, Ram est monté à Québec pour l'enregistrer. «*Il était disponible seulement un jour, et à une heure fixe. Tous les studios étaient "bookés". J'ai amené un studio mobile, j'ai loué une suite au Hilton et je l'ai enregistré là. Si tu isolas sa piste, tu entends un autobus qui passe.*»

Pour rendre les atmosphères de sa musique, Borcar tiendra les instruments électroniques et les claviers. La voix d'une chanteuse, Marcia Seebaran, la flûte indienne, dite bansuri, et une contrebasse l'accompagneront dans cette musique mystérieuse et sensuelle. C'est «*une étape entre le DJ et le groupe complet. On fait des remix live des pièces. On donne des versions différentes à chaque fois.*» Le DJ est habitué à sonder les réactions de la foule. Et on aura un aperçu de ce qui s'en vient, une visite à *La Villa Medusa*. Il sera également au Festival d'été de Québec.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Il chante sur du Bach ou en invoquant des mélodies africaines, mais il ne chante toujours et encore qu'un seul nom, du Bobby McFerrin. Cette année, le Festival international de jazz de Montréal accueille donc le prodige de la voix de 53 ans, avec une brochette d'invités-surprises.

Au moment de notre entretien téléphonique, Bobby McFerrin n'avait aucune idée de qui étaient ceux qui doivent l'accompagner ce soir sur la grande scène de la salle Wilfrid-Pelletier. «*C'est mon producteur qui décide. J'adore le côté spontané de tout cela,*» lance-t-il au téléphone.

Il faut dire que Bobby McFerrin a déjà été accompagné sur scène par des artistes les plus divers, donnant des performances allant de la danse aux arrangements floraux! Il faut dire aussi que l'artiste a chanté sur une vaste gamme de rythmes, a expérimenté sur plusieurs types musicaux («*je ne fais pas de hip-hop,*» précise-t-il cependant) et que ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est l'improvisation solo.

Avec un registre de quatre octaves, une liberté infinie dans l'in-

terprétation, Bobby McFerrin a renouvelé l'art vocal et a séduit les foules il y a déjà quelques décennies en démontrant ses possibilités immenses, en arrivant notamment à reproduire avec cette voix les instruments les plus divers. «*Les couleurs et le vocabulaire de la voix sont énormes. Il y a tant de choses que la voix peut faire. En fait, je pense que les instruments de musique ont de tout temps imité la voix et non l'inverse.*»

Sur son dernier disque, qui s'intitule *Beyond Words* (Blue Note), Bobby McFerrin est par ailleurs accompagné de grands noms du jazz, de Chick Corea ou Richard Bona, pour ne nommer que ceux-là. Mais, explique-t-il en entrevue, l'enregistrement de la voix s'est fait en studio, avant que ne soient ajoutés les instruments, ce qui fait que ce sont les pianos et la basse qui rappellent le timbre de la voix de McFerrin et non la voix qui fait écho aux instruments.

La genèse de ce disque ramène McFerrin à une anecdote, survenue lors d'un concert qu'il donnait à Paris en 1985. Une dame africaine est venue le voir après le spectacle, lui expliquant qu'elle étudie les langues africaines éteintes avec un ethnomusicologue. «*Elle m'a dit que les sons que je chantais lui rappelaient ces*

*langues africaines oubliées,* dit-il. *Je ne suis pas un scientifique et je n'ai absolument aucune preuve de cela, mais je me demandais s'il se pouvait que l'on bénéficie d'une mémoire à laquelle nous n'aurions pas accès, héritée de nos ancêtres, et qui pourrait être rendue disponible dans le cadre d'un processus de création.*»

Pour sa part, Bobby McFerrin est né à New York en 1950. Son père, Robert McFerrin senior, était chanteur d'opéra, le premier homme chanteur solo afro-américain de l'Opéra métropolitain. Bien avant d'exploiter ses capacités vocales, le jeune Bobby a appris à jouer de la clarinette, puis, après qu'on lui eut posé un appareil orthophonique, du piano. En fait, ce n'est que relativement tard, à 27 ans, que Bobby McFerrin accepte entièrement sa vocation de chanteur, un chanteur, bien sûr, complètement différent de celui que son père a été. «*Je ne veux qu'être moi-même,*» dit-il.

Le chant est pour McFerrin une expérience spontanée, qu'il n'essaie pas de définir. Et pourtant, cette expérience se confond, pour lui, à celle de la prière, au sein d'une vie spirituelle dont il dit être animé 24 heures sur 24. Une expérience riche, étonnante, variée, et constamment renouvelée.

## Les chanteuses à l'honneur

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Elles sont partie prenante de l'histoire du jazz depuis ses tous débuts. Elles ont comme ancêtres les voix d'Ella Fitzgerald et de Billy Holiday. Cette année, les chanteuses ont inspiré une série spéciale de spectacles aux pro-

grammateurs du FIJM, série qui se déroulera tous les soirs du 26 juin au 5 juillet, au Club Soda. Bien sûr, il y a aussi quelques voix féminines qui se produiront en-dehors de cette série, qu'on pense à la populaire Norah Jones, gagnante d'un grammy, fille de l'encore plus célèbre Ravi Shankar, qui se produit à guichets fermés à la salle Wilfrid-Pelletier ou encore à la brésilienne d'origine Bia, qu'on retrouvera samedi le 5 juillet au Spectrum.

Mais dans la série des chanteuses, c'est Sheila Jordan, qui s'apprête à célébrer ses 75 ans, qui retiendra l'attention des jazzophiles. La chanteuse qui est accompagnée depuis des années par le pianiste Steve Khun (l'une des premiers pianistes de John Coltrane et «*le secret le mieux gardé du jazz,*» selon Jordan) présentera notamment ici des pièces de son dernier album *Little Song us-di da-ga-no-ge-da* (High Note) un véritable bijou d'authenticité sur lequel on retrouve aussi David Finck à la basse et Billy Drummond aux percussions.

Jointe au téléphone dans sa maison logée sur une montagne de l'État de New York, la chanteuse, qui a jadis croisé la route des Charlie Parker et Charles Mingus, parle du jazz, cette expression de l'expérience humaine, de la souffrance ou de la joie. La vieille dame, qu'une véritable passion pour Charlie Parker a menée jusqu'au jazz, raconte comment elle s'est d'abord inspirée des instrumentistes plutôt que des chanteuses qui furent ses contemporaines, comme Billie Holiday ou Sarah Vaughan.

«*Je n'avais pas beaucoup d'argent pour acheter des disques, alors quand j'en achetais un, j'en*

*choisissais un de Charlie Parker. Je me disais que je ne pouvais pas chanter comme Billie Holiday ou Sarah Vaughan. Alors, je reprenais en chantant tous les solos d'instruments. J'ai même repris en chantant des solos de batterie!*», dit-elle.

D'origine cherokee, issue d'un milieu pauvre de Pennsylvanie, Sheila Jordan, que son grand-père surnommait Little Song, a vite compris et partagé la culture afro-américaine qui est à l'origine même du jazz. Aujourd'hui, dit-elle, si le jazz est mieux connu internationalement, si on fait une meilleure place aux musiciens noirs américains, le jazz qu'on écoute en est du coup devenu plus studieux, moins ancré dans l'expérience, que celui qu'a vu grandir le siècle dernier. «*Mais bien sûr, je suis de la vieille école,*» dit la chanteuse en riant.

Dans le sillage d'une Sheila Jordan, on retrouve aujourd'hui une Carmen Lundy, qui sera également au Club Soda. Plus jeune, écrivant aussi ses propres chansons, Lundy dira de son aînée qu'elle donne l'impression d'être entièrement ancrée dans le moment présent.

Dans la série des chanteuses qui se produisent au Club Soda, mentionnons enfin Terez Montcalm, la chanteuse et guitariste montréalaise qui a depuis quelques années ajouté la contrebasse à l'arc de ses compétences.

La chanteuse à la voix rauque et écorchée, qui navigue hardiment entre le jazz, le folk, le funk et le rock, présentera autant des pièces de son cru et tirées de son dernier album *Terez Montcalm* que des standards du jazz et de la chanson française. Cherchez la femme...

## KONTITZ

SUITE DE LA PAGE E 1

Dans l'histoire du jazz, il y a eu un drôle d'oiseau, le pianiste, compositeur et théoricien Lennie Tristano. Élève brillant du Conservatoire de Chicago, Tristano s'est distingué dans la galaxie du jazz pour son exigence et sa passion pour Bach. En lui, Konitz va trouver son mentor. C'est probablement grâce à lui que jamais Konitz ne se départira de son goût prononcé pour l'expérimentation qui, elle, oblige en préalable, à moins d'être enclin à l'esbroufe, un travail colossal. Aux côtés de Tristano, Konitz va tailler quelques-unes des beautés du jazz qui se camouflent derrière l'austérité dont le premier habille ses compositions.

De Tristano, notre saxophoniste va absorber certains enseignements qui vont lui permettre de partir à l'abordage du complexe. De quoi? Les cordes. Avec Jimmy Giuffrè d'abord, sous son propre nom ensuite, Konitz s'est appliqué à réaliser la difficile alchimie entre les violons et les rythmes du jazz. Il y a moins de dix ans de

cela, sur étiquette Enja, Konitz a consacré tout un album aux chants de Billie Holiday qu'il a drapés dans les cordes. Une fois n'est pas coutume, mais l'exercice s'avéra une totale réussite. Espérons que la semaine prochaine, celle qu'il entend mener avec les Autrichiens du Spring String Quartet sera un parfait écho de son passé. «*Les membres de ce quartet sont de formation très classique. Mon boulot va consister à improviser au milieu de cela.*»

Il y a enfin ce rendez-vous avec le saxophoniste québécois François Théberge, qui vit désormais à Paris et avec lequel Konitz a signé un album consacré justement à ses compositions. Cette alliance est le symbole d'autre chose: l'inclination que Konitz a toujours eue pour la rencontre avec des musiciens beaucoup plus jeunes que lui. De tout cela, ce passé très riche en rencontres, en expériences, en productions dont quelques-unes ont marqué l'histoire de la note bleue, une chose est à retenir: Lee Konitz est et restera le saxophoniste de la fluidité.

LE FESTIVAL DES ARTS  
DE SAINT-SAUVEUR

ÉDITION 2003

DU 11 AU 20 JUILLET

PREMIÈRES  
NORD AMÉRICAINES

BALLET DU THÉÂTRE NATIONAL DE PRAGUE

Petr Zuska, directeur artistique • 12 et 13 juillet

COMPANIA NACIONAL DE DANZA 2  
NACHO DUATO, directeur artistique • 18 et 19 juillet

Les grands solistes et chorégraphes du Québec

Anik Bissonnette, Mario Radacovsky, Heidi Rood, Dennis Lepsi...

11 juillet

Cantabile, l'humour vocal britannique à son meilleur

15 juillet

Finales du concours international de chorégraphie

16 juillet

Robert Marien, Les grands airs de comédies musicales

17 juillet

Orchestre Philharmonique du Nouveau Monde

20 juillet

SPECTACLES GRATUITS SUR LA SCÈNE EXTÉRIEURE • EXPOSITIONS • ANIMATION

informations / réservations: (450) 227-9935

Forfaits hébergement: Manoir Saint-Sauveur  
1-800-361-0505

Saint-Sauveur

Patrimoine  
canadienCanadian  
Heritage

Québec

BRAVO  
BILLETTERIEPOWER CORPORATION  
OF CANADAL'OFF  
FESTIVAL DE  
JAZZ  
de Montréal

Ce soir, samedi 28 juin + demain, dimanche 29 juin

samedi 28 juin		
17h30	Trio Daniel Lessard	Quai des brumes. Entrée libre
21h30	Y'en a qui manquent pas d'air!	Le Va-et-Vient... 10\$
21h30	Alex Bellegarde quartette	Focaccia... 12\$
23h30	Andrée Boudreau	Focaccia... 8\$
dimanche 29 juin		
17h30	Joel Prenovault quartette	Quai des brumes. Entrée libre
20h30	Jean-Pierre Zanella	Lion d'Or... 24\$ (billet de soirée)
21h30	Projet Haiku	Le Va-et-Vient... 10\$
22h30	Mathieu Léger quartette	Lion d'Or (utilisez le billet de 20h30)
23h30	Jean-François Groulx	Focaccia... 8\$

Billetteries • L'OBLIQUE 514-499-1323 • BILLETTERIE ARTICULÉE 1-866-844-2172 • www.LOFFfestivaldejazz.com



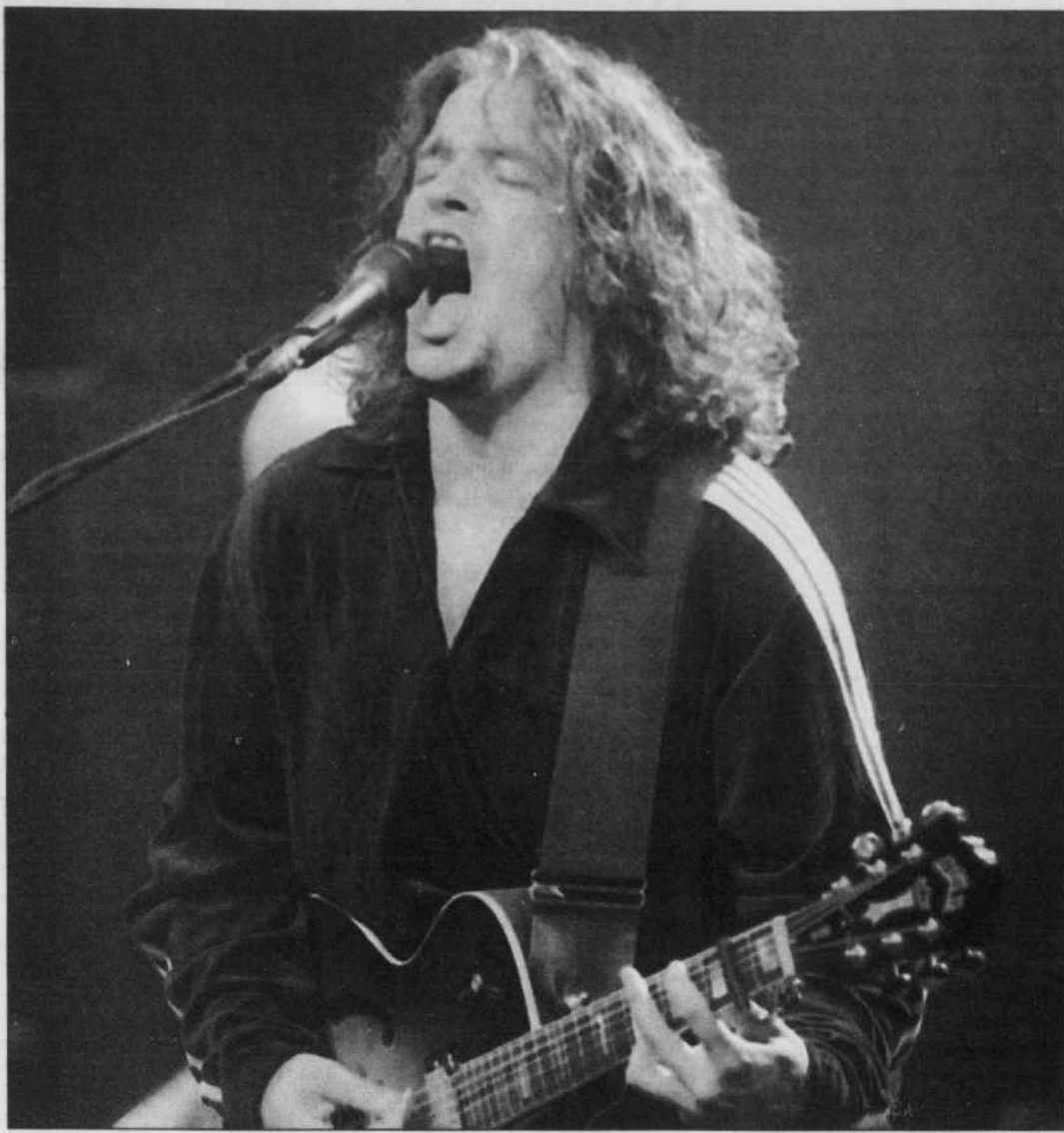
Culture

**le cinéma** pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

**exCentris**  
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

CINÉMA



Daniel Bélanger sera du spectacle d'ouverture du Festival d'été sur les Plaines, avec Marc Déry et Jérôme Minière.

## De la musique partout dans la ville

DAVID CANTIN

C'est jeudi prochain que débute l'un des festivals les plus courus à travers le Québec. Dans la capitale nationale, le Festival d'été propose une 36<sup>e</sup> édition où la diversité musicale sera encore une fois à l'honneur. Avec des participants d'environ 22 pays et de nombreuses scènes à l'extérieur comme à l'intérieur, ce ne sont pas les choix qui manquent du 3 au 13 juillet à Québec. Voici donc les bons coups à retenir de la cuvée 2003.

### Multiplés créneaux

L'un des mandats principaux du Festival d'été de Québec reste sans doute la diffusion de la chanson populaire d'expression française. Toutefois, l'événement estival ne se limite guère à un seul et unique créneau. On souligne néanmoins la présence des Daniel Bélanger, Marc Déry, de même que Jérôme Minière en ouverture sur les Plaines, les retrouvailles des «deux bums de la chanson québécoise» Plume Latraverse et Stephen Falkner ou encore le toujours populaire Kevin Parent (accompagné du bassiste Tony Levin), Lo'Jo de France, ainsi que l'explosif combo réunissant les Vulgaires Machins ainsi que les Cowboys Fringants sur la plus grande des scènes extérieures. Les musiques du monde sont aussi au menu depuis fort longtemps. Cette année ne fait pas exception avec la place D'Youville, qui est devenue l'endroit par excellence afin d'apprécier cette série de découvertes tout au long des 11 jours. Impossible de tout nommer; on a par contre très hâte de découvrir des noms tels le Mai Tai Orchestra ou Sierra Maestra, l'Afrobeat festif d'Antibalas, le métissage afro-cubain sénégalais de l'Orchestra Baobab, de même que «Ethno-techno» de DuOud (avec Mehdi Haddad d'Ekova). Côté folk, on re-

tient évidemment des artistes de la trempe de Daniel Lanois, The Waifs, Bruce Cockburn, Buffy Sainte-Marie, Mary Gauthier ou encore le très prisé Billy Bragg.

Du côté des musiques dites émergentes, il faudra surtout faire un bon d'au Cabaret du Festival de même qu'à la salle Multi du Complexe Méduse pour être servi à souhait. Deux concerts sont à ranger parmi les incontournables de cette édition. D'abord, le 5 juillet à Méduse, la première visite à Québec des Montréalais Akufen, Crackhaus et Deadbeat. Ces créateurs de la métropole, très en demande actuellement un peu partout à travers le monde, reviennent justement du prestigieux festival Sonar à Barcelone. On parle que le dub minimal de Deadbeat tout comme la house innovatrice et accrocheuse d'Akufen fera un vrai malheur. Dans un tout autre registre, le 9 juillet au Cabaret du Festival, on s'attend à beaucoup de la part d'Howe Gelb et The New Pornographers. Ce membre de Giant Sand viendra présenter les nouvelles pièces de The Listener, alors que la sensation power-pop canadienne de l'heure se fera sans doute de nouveaux fans à Québec. Une soirée à ne pas manquer sous aucun prétexte. Même chose pour le trip-hop, légèrement jazz, du Cinematic Orchestra qui s'inspirera du film muet du Russe Dziga Vertov, *The Man with a Movie Camera* (1929). Une expérience assez unique à prévoir à l'agenda. Également, le retour sur scène de Ramasutra, qui coïncide avec la parution du mini-album *El Pipo Del Taxi*. Chez les autres Québécois, on mentionne la présence des Yann Perreault, Dumas, Martin Léon, Colectivo, Les Chiens, Galaxie 500, Paul Cargnello, de même que Yves Desrosiers.

Parmi les surprises, qui auront pu croire qu'un jour les Rosanne Cash, Peter Green, Jimmie Vau-

ghan, The Derailers et Bob Geldof feraient partie de la programmation du Festival d'été de Québec? On ose aussi espérer que le nouveau projet de Gord Downie (chanteur des Tragically Hip et mettant en vedette Julie Doiron) saura soulever la foule du parc de la Francophonie, au même titre que Hawksley Workman en première partie de Bob Geldof. Lors de la dernière fin de semaine, on attire l'attention sur l'incorrigible bluesman Andre Williams ainsi que le country-rock du groupe The Sadies. On oublie presque le soul engagé de Michael Franti et son groupe Spearhead. Pour le volet classique, les choix vont du côté de la claveciniste Catherine Perrin, tout comme le duo John Holway (violin) et Lars Ulrick Mortensen. Les arts de la rue sont toujours au rendez-vous au parc de l'Esplanade ainsi que sur différents sites dans le Vieux-Québec. Cela sans compter les autres trouvailles qui se pointeront jusqu'au 13 juillet.

## Une intrigue banale aux développements prévisibles

### CHARLIE'S ANGELS: FULL THROTTLE

De McG. Avec Drew Barrymore, Cameron Diaz, Lucy Liu, Bernie Mac, Demi Moore. Scénario: John August, Cormac Wibberley, Marianne Wibberley. Image: Russell Carpenter. Montage: Wayne Wahrman. Musique: Edward Shearmur. États-Unis, 2003, 111 minutes.

### MARTIN BILODEAU

L'art de la récupération vient de franchir un nouveau seuil avec *Charlie's Angels: Full Throttle*, émanation d'une vieille série qui a fait date dont on peut renifler le «sent-bon» de taxi ce week-end au terme d'une campagne tonitruante. Une campagne dans l'esprit, tout bien considéré, de ce chow mein «matricien» atomisé par McG au micro-ondes de la bêtise pure.

«Full throttle» signifie «toute vapeur». L'expression tient à la fois de la description (parce que, en effet, ça y va par là) et de l'excuse. Excuse d'être aussi bête avec clins d'œil aux pas cons, d'être aussi sexiste avec clins d'œil aux pas d'accord, d'être aussi raciste avec clins d'œil des deux côtés, d'être aussi infantile avec clins d'œil aux ados (l'audience la plus mature sur laquelle on mise ici), enfin d'être aussi féministe (dans son expression plus débile depuis *Baise-moi*) avec clins d'œil aux machos (dans leur expression la plus débile depuis le Moyen Âge).

Pourtant, rien dans cette comédie pétaradante qui distille l'ennui au bout de ses cinq périlleuses premières minutes n'évoque la nature même du clin d'œil, lequel est censé être discret, dégagé des deux côtés et générateur de complicité. Les clins d'œil de *Charlie's Angels: Full Throttle* (à *Cape Fear*, à *Dirty Dancing*, à *Flashdance*, alouette) sont au contraire grossiers et le film, sous le poids de leur nombre, clignote. L'effet optique est d'autant plus délibéré qu'il est nécessaire pour masquer le vide sur lequel McG les aligne.

En effet, l'anecdote de *Charlie's Angels*, nuances comprises, tient en quelques lignes: sur les ordres de l'invisible Charlie et le soutien d'un nouveau Bosley (Bernie Mac), les trois anges (Drew Barrymore, Lucy Liu, Cameron Diaz) partent en quête de deux anneaux cryptés contenant les identités de tous les bénéficiaires du programme de protection des témoins du FBI. Les organisations criminelles convoitent ces listes, aussi les trois anges ont-elles pour mission de les doubler au fil d'arrivée, croisant sur leur parcours un ange amer (Demi Moore, dans un

retour négligeable) qui se visse dans leur angle mort.

Sur cette intrigue banale aux développements prévisibles, McG, ex-maitre du clip, s'entend à ce qu'il sait faire: aligner les défilés de costumes (les trois filles doivent en changer au moins vingt fois) et les scènes d'action (en surf, en moto, en auto, en hélico, etc.), qu'il décante et dissout dans quelques perspectives intimes, préoccupations personnelles et autres trivialités mécanisées.

Prenant les films de Hong-

Kong pour modèles et *Matrix* comme repère consolidateur, le cinéaste soumet ses héroïnes, toutes trois d'une sottise abyssale, à des épreuves rocambolesques dignes de jeux vidéo hong-kongais, dont il retouche les couleurs et les textures par ordinateur, différemment selon la scène et pour le seul plaisir de faire désordre. En bout de course, son film nous renvoie chez nous à bout de patience et porteurs du gène qui, depuis la semaine dernière, permet à Bruce Banner de se transformer en Hulk.



*Charlie's Angels: Full Throttle*, de McG, est un véritable défilé de costumes (les trois filles — dont Demi Moore — doivent en changer au moins 20 fois) et de scènes d'action (en surf, en moto, en auto, en hélico, etc.).

Le 1er Festival international de tango de Montréal présente:

# TANGO NUIT DU TANGO

AVEC L'ORCHESTRE COLOR TANGO

Montreal 2003

GLORIA & EDUARDO ANQUIMBAU  
MILENA PLEBS & EZEQUIEL FARFARO  
AURORA LUBIZ & JORGE FIRPO  
MARIANA FLORES & EDUARDO CAPPUSI  
AGATA JAKUBCZYK & GERARDO SANCHEZ

Samedi 12 juillet 2003 à 20h30  
Théâtre Outremont, 1248, Bernard Ouest  
Réservation réseau ADMISSION: 790-1245  
Info: (514) 527-5197  
[www.tangolibre.qc.ca](http://www.tangolibre.qc.ca)

L'été au DOMAINE Forget

Le FESTIVAL INTERNATIONAL 2003  
SAINT-JÉRÈME, CHARLEVOIX

Le Festival INTERNATIONAL du Domaine Forget  
21 juin au 24 août 2003

Tous les concerts sont à 20h30 à moins d'une mention spéciale.  
Les concerts identifiés \* seront enregistrés et retransmis sur la chaîne culturelle de Radio-Canada dans le cadre de l'émission Concerts d'été

**Samedi 5 Juillet** 26\$

**Pepe Romero**, guitare  
Œuvres de SOR, MADINA, TORROBA, MOREL, TARREGA, VILLA-LOBOS, MALAS, RODRIGO et CELEDONIO ROMERO  
Une sommité du monde de la guitare!

**Dimanche 6 Juillet** 32\$

**Les Concerts Jazz Industrielle Alliance**  
Le pianiste **Brad Mehldau** (événement exceptionnel)  
La superstar du piano jazz!

**Mercredi 9 Juillet** 32\$

**I Musici de Montréal**  
Yuli Turovsky, violoncelle et direction  
Œuvres de BORODIN, HAYDN, GOUGEON et TCHAIKOVSKI

FIN DE SEMAINE DU GOUVERNEMENT DU CANADA

**Vendredi 11 Juillet** 26\$

**Les Ballets jazz de Montréal**  
Direction artistique: **Louis Robitaille**  
1998 à 2003: Les meilleurs moments des BJM

LES BRUNCHES MUSIQUE

TOUS LES DIMANCHES DE 11h à 14h

6 juillet **Virginie Hamel**, voix, **Vincent Gagnon**, piano et **Renaud Paquet**, contrebasse

13 juillet **Saldana**, Musique sud-américaine

Coût > 26,75\$ Adultes  
12,75\$ 6 à 12 ans  
Gratuit Moins de 6 ans  
Taxes et services inclus

BILLETTERIE ET ABONNEMENT  
(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)  
[www.domaineforget.com](http://www.domaineforget.com)

L'ABONNEMENT AU FESTIVAL  
10 billets de concert au choix dans la programmation régulière du Festival pour seulement 225 \$ (taxes incluses), et bien plus encore. Vous n'y trouverez que des avantages, renseignez-vous.

ADMISSION > Adultes: 26\$ ou 32\$  
Aînés (60 ans et plus): 24\$  
Étudiants: 16 \$  
Enfants jusqu'à 12 ans gratuit  
Les taxes sont incluses dans les prix.

VISION SONORES

## FESTIVAL ORFORD

300 MUSICIENS. 30 PAYS. PLUS DE 200 CHEFS-D'ŒUVRE.  
Direction artistique: Agnès Grossmann

PROGRAMMATION ÉTÉ 2003

**25 JUILLET**  
Quatuor Leipzig et Karl Leister

**28 JUIN**  
Récital Tsuyoshi Tsutsumi

**4 JUILLET**  
Les chambristes d'Orford

**5 JUILLET**  
Baroque à l'Abbaye St-Benoit

**9 JUILLET**  
Soliloques

**11 JUILLET**  
Récital Anton Kuerti

**18 JUILLET**  
Bach baroque à Magog

**19 JUILLET**  
Quatuor Arthur-Leblanc et Janos Starker

**26 JUILLET**  
Beaux-Arts Trio

**1<sup>er</sup> AOÛT**  
Daniel Taylor et Karina Gauvin

**2 AOÛT**  
Les Vents d'Orford

**8 AOÛT**  
Les Cuivres Jazzés

**9 & 10 AOÛT**  
Ensemble Clément Janequin

**15 & 17 AOÛT**  
La Cenerentola

**16 AOÛT**  
Juilliard Quartet

Programmation complète, tarifs et abonnement  
[www.arts-orford.org](http://www.arts-orford.org)

CENTRE D'ARTS ORFORD  
3165, chemin du Parc, Orford • 1 888 310 3665 • (819) 843-9871

## Culture

CINÉMA

VITRINE DU DISQUE

## Sois théâtrale, ô ma douleur

LES LABORATOIRES CRÊTE

SUIVI DE

WWW.SIX.LEMONDEESTPETIT.CA

Les Laboratoires Crête. Réalisation et scénario: Vali Fugulin et Sonia Vigneault. Image: Alex Margineanu, Geneviève Ringuet, etc. Montage: Mélanie Chicoine. Musique: Stéphane Lafontaine. Québec, 2003, 54 minutes.

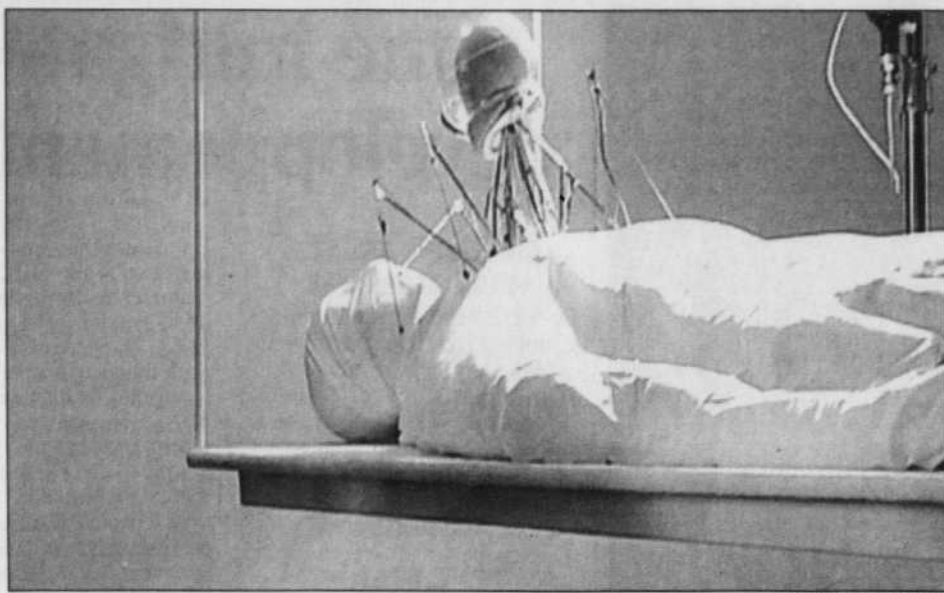
www.six.lemondeestpetit.ca. Réalisation et scénario: Vali Fugulin. Image: François Vinlette. Montage: Sophie Leblond. Musique: Los Gaminos del Ritmo. Québec, 2000, 26 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

«Une seule lettre sépare la stimulation de la simulation», professe le Dr Stéphane Crête pour expliquer les questionnements, les doutes qui vont envahir les spectateurs devant cette pratique théâtrale sous influence(s). Et elles sont nombreuses, ces influences: drogues, hypnose, gadgets pour susciter la douleur ou favoriser la stimulation sexuelle, tout peut servir pour mener à bien les recherches de ce «savant» intéressé à modifier l'état physique et psychique des acteurs en représentation. En quoi leur jeu est-il affecté? Peuvent-ils découvrir en eux un potentiel insoupçonné ou donner à leur personnage une couleur particulière? Avec un esprit confus et un corps qui ne semble plus nous appartenir, l'acte théâtral est-il toujours possible?

Ces questions vont hanter tout autant les cobayes que les spectateurs assistant aux expérimentations pratiquées dans *Les Laboratoires Crête* de Vali Fugulin et Sonia Vigneault. Les deux cinéastes ont voulu éclairer et questionner la démarche du faux docteur et du vrai comédien-metteur en scène Stéphane Crête, jouissive et insuïtée, enrobée d'une quincaille abondante et d'un discours d'une austerité bien scientifique. En quatre étapes comme autant d'épreuves parfois contraignantes ou délicieusement grotesques, les acteurs sélectionnés témoignent de leur intérêt et de leurs craintes à jouer les rats de laboratoire, états d'âme entrecoupés par les propos du fameux chercheur, lui-même doutant parfois du réel potentiel de transformation théâtrale de ces manipulations.

Echelonnés sur une année et se déroulant le plus souvent dans les locaux anonymes de l'Uni-



SOURCE EX-CENTRIS

Vali Fugulin et Sonia Vigneault ont voulu éclairer et questionner la démarche du faux docteur et du vrai comédien-metteur en scène Stéphane Crête, jouissive et insuïtée, enrobée d'une quincaille abondante et d'un discours d'une austerité bien scientifique.

versité de Montréal (sauf pour celui impliquant les drogues, tenu dans un lieu demeure secret), ces happenings, où le godemiché et la marijuana côtoient l'alcool, le valium et quelques ceintures fermement attachées, célèbrent le vertige et la souffrance. Les acteurs vivent tout à tour le moment de grâce ou l'humiliation, le ridicule ou une formidable mystification. Car tous ces artifices, aussi froidement scientifiques soient-ils, demeurent des objets au service d'une expérience théâtrale, et les cinéastes s'en amusent tout autant que Stéphane Crête et ses complices. Jacques L'Heureux est-il soumis à des douleurs intenses? Sylvie Moreau feint-elle l'extase sexuelle? Brigitte Poupard est-elle réellement sous hypnose?

Le documentaire adopte parfois la forme de la réclame publicitaire, montrant Crête traversant les corridors de l'université et entouré d'éprouvettes, arborant fièrement son sarrau blanc, question de semer le doute et tromper ceux prêts à croire qu'ils assistent à des recherches faites dans la plus grande rigueur. Mais, toujours selon le bon docteur Crête, «ce n'est peut-être même pas vrai». En fait, vaste fumisterie ou illusion théâtrale, cet exercice sur les splendeurs et les limites du jeu de l'acteur fascine car les deux

réalisatrices ne font pas que l'observer: leur film participe à ce savant trompe-l'œil, cette simulation tout à fait stimulante.

San Antonio disait que «ce n'est pas le monde qui est petit, c'est le hasard qui est grand». Vali Fugulin a voulu prouver l'un et l'autre dans un de ses premiers courts métrages, *www.six.lemondeestpetit.ca*, illustrant la théorie des six degrés de séparation. Elle le fait en interviewant quelques scientifiques, mais surtout en interpellant des passants qui recevront, dans un avenir plus ou moins rapproché, une lettre transmise par des inconnu(e)s ayant un lien, parfois ténue, avec eux.

La démonstration est parfois charmante, voire étonnante, tant ces fameux hasards réussissent à déstabiliser même les plus sceptiques, donnant une bonne idée du caractère tout à fait plausible de la célèbre théorie. Par contre, au-delà de l'anecdote et du plaisir d'assister à quelques retrouvailles improvisées, le discours intellectuel qui encadre le sujet ne convainc qu'à moitié, les experts sollicités n'apportant qu'un vernis de rigueur à une entreprise plus près de la démonstration amusante que de l'exposé scientifique. Un complément de programme tout ce qu'il y a de plus léger.

## Faible en gras, riche en trouvailles

28 DAYS LATER

De Danny Boyle. Avec Cillian Murphy, Naomi Harris, Brendan Gleeson, Megan Burns, Christopher Eccleston. Scénario: Alex Garland. Image: Anthony Dod Mantle. Montage: Chris Gill. Musique: John Murphy. Pays-Bas-Grande-Bretagne-États-Unis. 112 minutes.

MARTIN BILODEAU

*28 Days Later* a quelque chose de pendant sombre — si cela est possible — de *The Beach*, que l'Écossais Danny Boyle avait tiré en 2000 du roman de son compatriote Alex Garland. Dans les deux films, pourtant aux antipodes en ce qui a trait à la facture et au budget, il est question de paradis perdu et de l'horreur qu'il faut traverser pour y accéder.

La planète entière a été décimée en un mois par un virus de la rage. Jim (Cillian Murphy) était pendant ce temps dans le coma à l'hôpital, où par miracle il a été épargné. A

son réveil, les couloirs de l'institution sont déserts, de même que les rues de Londres où pendant une dizaine de minutes Danny Boyle le fait déambuler, d'abord dans un silence sourd d'angoisse, puis sur un rock hard qui nous aspire dans la déraison de la jungle urbaine où, auprès d'une rescapée comme lui, il subit les assauts des derniers porteurs du virus, lesquels sont maintenant en vie par la pulsion de contaminer les autres.

Sa rencontre avec un survivant terre à terre (Brendan Gleeson) et sa fille (Megan Burns) est déterminante en ce qu'elle lui fait prendre avec eux la route de Manchester, d'où leur est parvenu un rassurant signal radio de l'armée. Arrivés sur les lieux au prix de plusieurs épreuves et sacrifices, ils tombent dans les pattes d'un dictateur militaire (Christopher Eccleston, grandiose d'autorité) prêt à reconstruire le monde, à sa façon et à celle de ses hommes, sur les braises de l'ancien.

L'habile scénario de *28 Days Later* fait se croiser *Mad Max* et *La Nuit des morts vivants*, l'anti-

patation et l'horreur, le possible et l'improbable. Boyle et Garland ont en effet jeté dans notre monde d'aux bois, hanté par la peur des guerres bactériologiques et des armes de destruction massive, une œuvre qui catalyse cette angoisse et la restitue sous la forme d'un divertissement. Un divertissement troublant, préoccupant, auquel on assiste sur le bout de son fauteuil (le climat de terreur est permanent) ou la tête entre les jambes (certaines images, d'un gore assumé, sont absolument insupportables).

Les échecs consécutifs de *The Beach* et *A Life Less Ordinary* ont épuisé à Hollywood le crédit que Danny Boyle avait récolté en Écosse avec *Shallow Grave* et *Trainspotting*. Du coup, c'est au Royaume-Uni, et avec un budget de moins que rien et une caméra numérique, que le cinéaste a accouché de *28 Days Later*. Or Boyle a mis l'indigence et les obstacles au service du film, construisant son climat de fin du monde à grands coups de hachures et d'impressions, de raccourcis et d'ombres

chinoises. Les images, qui donnent l'impression d'avoir été captées avec une caméra super 8, ne sont jamais nettes, comme si elles parvenaient à l'écran par voie d'ondes hertziennes. Le montage à la hache, les mouvements d'appareil brusques, maillent par ailleurs les imperfections et rendent invisibles les détails qui plomberaient la crédibilité de ce monde grégaire et barbare dans lequel Jim et ses acolytes doivent recréer pour eux-mêmes un nouvel ordre social.

Faible en gras, donc, mais riche en trouvailles et en émotions, *28 Days Later* est porté par des acteurs doués, si peu connus que le sort de leurs personnages reste toujours fragile à nos yeux. La peur qui les habite devient la nôtre, bien au-delà des deux heures que dure le film, sans doute bien au-delà des 28 jours qui suivront. Entre les vapeurs de ce sentiment, une réflexion s'impose, dont voici la substance résumée: puisqu'il en a coûté si peu de nous faire aussi peur, à quoi sert d'engloutir des fortunes dans des thrillers qui n'arrivent pas à la cheville de celui-ci?

## Jeux d'abîme

MARTIN BILODEAU

Philip Seymour Hoffman a beau être un des plus brillants acteurs de sa génération, il demeure, malgré cela, l'un des plus mésestimés. En effet, ce pas-beau de 36 ans brille dans l'ombre depuis déjà dix ans, pendant lesquels il fut l'amoureux éconduit de Mark Wahlberg dans *Boogie Nights*, l'écritain en panne d'inspiration dans

*State And Maine*, le raté sympathique de *Happiness*. Des rôles de perdants, secondaires, qui à chaque film nous entraînent un plus loin dans la démarche rigoureuse et généreuse d'un acteur doté d'une présence exceptionnelle à l'écran.

En font déjà foi les premières minutes de *Owning Mahowny*, deuxième long métrage de Richard Kwietniowski (*Love And Death On Long Island*), où on le voit répondre aux questions d'un psychologue, les cheveux peignés sur le côté, le regard fuyant derrière des lunettes trop grandes, l'air à la fois timoré et effarouché d'un animal pris au piège. Les scènes suivantes de cette tragi-comédie à la fois intrigante et terne nous permettent de remonter à la source de ce malaise: Dan Mahowny, un Torontois ayant existé et dont l'histoire extraordinaire a été couchée sur papier par Gary Ross, détournait de fortes sommes de la banque dont il était gérant afin d'alimenter sa passion malade pour le jeu. D'un prêt anodin de 10 000 \$ qu'il consentit à un client fantôme afin d'éponger une dette personnelle, il alla, entraîné par ce jeu, jusqu'à détourner quelque dix millions de dollars, qu'il joua et perdit dans un casino d'Atlantic City sous l'œil intrigué du gérant de celui-ci (John Hurt, méconnaissable) et à l'insu de sa conjointe (Minnie Driver, formidable), naïve caissière de sa banque.

Richard Kwietniowski prend prétexte de cette histoire véridique, survenue en 1982, pour dépeindre une société à la fois obsédée par le jeu et esclave de celui-ci. Depuis la vie privée, où les rapports amoureux tiennent du pari, jusqu'aux banques, où les sociétés jouent leur santé économique comme au casino, le film nous ouvre à un univers qui carbure au risque, dans lequel l'anonyme Mahowny ne fait que pousser cette fatalité à son paroxysme, nul par le désir de vivre intensément son destin, qu'il est incapable de trouver ailleurs que devant une table de black-jack. De fait, l'argent comme source du bonheur ne l'intéresse pas, pas plus qu'il ne convoite les privilèges dévolus aux riches, ce que le cinéaste illustre à travers une série de scènes piquantes qui confèrent au film une grande valeur documentaire.

Moins un film sur le hasard que sur la fatalité de jouer, et de perdre, donc, *Owning Mahowny* pousse le souci du détail historique jusque dans la forme profonde du film, qu'on dirait, comme son histoire, sorti des années 80. Les cadrages sans fioritures, les couleurs délavées, les coupes franches, même le son, caverneux, évoquent le cinéma analogique d'hier. Quant au jeu de Philip Seymour Hoffman, il rappelle les plus belles heures de Gene Hackman et Jack Nicholson, sans avoir à rougir de la comparaison.

NÈGRESSSE BLANCHE

Arthur H  
Polydor (Universal)

Des femmes partout. Arthur H s'est offert ici un lupanar, un harem et la collection des videocassettes porno de Marc Dorcel. Il y a Raïssa, la «petite guerrière au sang vif». Et Lady X, «ma fleur de Tcherno-byt»: je n'ose y déceler une référence à la Lady X des aventures de Buck Danny, la bédée de Hubinon et Charlier, mais bon, on ne sait jamais avec Arthur H. D'autant que l'album studio précédent s'intitulait *Pour Madame X* et qu'il y a sans doute un rapport. Ou pas. Au nombre des réquisitionnées, il y a aussi Marilyn. Oui, celle que vous pensez, mais elle s'appelle Kaddish au lieu de Monroe. «Frêle idole blonde / Jetée dans la gueule du monde», c'est bien d'elle qu'il s'agit, quoique avec Arthur H, rien n'est moins certain. La Lily Dale de la chanson du même nom, elle, est peut-être une «négrillonne du Sud», mais on en doute un peu, d'ailleurs, Arthur H se pose la question: «N'auriez-vous été, ô Lily / ombre plaintive, / Qu'un sujet de chromo insane / L'atroce fiancée consomptive / et poncive / Du "contrebandier" / ou du "jeune clergymen"?»

On s'y perd et c'est voulu. Je crois qu'Arthur H n'aime pas qu'on s'y retrouve. Il aime bien cette place qu'il s'est ménagée au fil des ans. La place à côté. Toujours à côté. Un peu plus à l'ouest, indiquerait le pendule. *Nègresse blanche*, on le comprend, se veut un album érotique, de la même façon que Gainsbourg — avec lequel il partage la belle tête de chou — avait décrié 69 année érotique par la voix de sa Jane sur l'album qui contenait aussi *Je t'aime, moi non plus*, 2003, année érotique itou, foi d'Arthur H? Peut-être.

Mais à part ça, *Nègresse blanche* est curieusement un album d'Arthur H comme les autres. Une musique comme celle de *Saint Christophe* a des relents du Bachibouzouk Band dans ses drôles de sons rétro-futuristes. D'autres musiques renvoient pareillement aux 13 années d'enregistrements d'Arthur H, la période Tintin-au-pays-des-bruits du début, la période festive d'ensuite, la période orientale, la période funk, la période minimaliste, et ainsi de suite. C'est comme si Arthur H avait fini par faire l'incroyable tour de ses oreilles. Il a beau tâter du techno dans *City Of Light*, se la jouer vieux disco façon Rita Mitsouko dans *Nancy & Tarzan*, emprunter le rythme trépidant du *Poinçonneur des Lilas* dans *Avanti!*, on a nettement l'impression qu'il ne parvient plus à s'échapper de lui-même, de ses motifs mélodiques, de ses circonvolutions habituelles. Mais ne croyez surtout pas le constat triste: Arthur H lui-même doit l'admettre, il existe un style Arthur H. Une patte. Un univers circonscrit. Qu'Arthur H peut encore explorer à l'infini, mais de l'intérieur. La familiarité n'est pas nécessairement une défaite pour l'aventurier. C'est comme Hergé après *Tintin au Tibet*: il avait été jusqu'au bout du monde, et c'est à Moulinsart même qu'il trouva la substance des *Bijoux de la Castafiore*. De fait, *Nègresse blanche* a été enregistré en bonne part chez Arthur H. Braquette ouverte.

Sylvain Cormier

MÉTAL

ST. ANGER

Metallica  
(Elektra / Warner)

Difficile de se brancer à propos du dernier Metallica, le premier album depuis six ans. Plus lourd, ce disque est également celui de la confusion. Metallica revient à la source de ce qui a fait son succès il y a 20 ans, au moment où la formation, visiblement secouée par les événements, s'appropriait à modifier le paysage du métal, à propulser le genre à des degrés de popularité au-delà de ce que la plupart, même les plus fervents amateurs, auraient pu espérer. Redite? Oui et non.

Ça n'est pas le cas pour toutes les formations; certains se regroupent, jouent à l'intérieur d'un territoire bien délimité et s'en sortent avec les honneurs. Metallica, comme son chanteur nouvellement désintoxiqué, est aux prises avec la double contrainte de revenir à l'énergie de sa prime jeunesse et de continuer à faire sa marque dans le sillon de l'histoire du métal, déjà passablement profond. Mais la faiblesse des mélodies vocales ôte à la plupart des pièces leur identité. De plus, la réalisation fade de Bob Rock (l'ex-Payolas), qui de plus s'acquiesce sans éclat des partitions de basse (en l'absence du démissionnaire Jason Newsted, parti jouer sous les auspices du patriarcale Ozzy et des ressuscités Voivod. Note: Robert Trujillo, ex-Suicidal Tendencies, a depuis pris la relève) n'a rien pour aider: comme s'il fallait accoucher d'un son cru et sans relief pour donner l'impression que les nouvelles compositions sont plus proche des racines, comme pour camoufler les évidents ennuis de la formation à se trouver une direction après tant d'années et de remous. La batterie de Lars Ulrich sonne creux, autre irritant de cet album. Des pièces étirées inutilement, sans avoir le mor-

dant des anciennes compositions, n'apportent rien à l'ensemble, qui a tendance, non pour le mieux, à cultiver la répétition plus que celui du progressif. L'épisode Napster, où Metallica a perdu des plumes, le départ du bassiste et le retrait forcé du chanteur pour soigner ses démons n'ont rien aidé, c'est l'évidence. C'est tout simplement là qu'en est rendu Metallica: à se regrouper. A demi réussi. Agressif, soit, mais ça, plusieurs y parviennent aussi bien. Heureusement, l'aplomb des musiciens sauve la mise. C'est tout de même Metallica.

Bernard Lamarche

CLASSIQUE

RICERCAR

Jean-Sébastien Bach: Ricercar à six voix (tiré de l'Offrande musicale), orchestré par A. Webern. Anton Webern: Quatuor à cordes (1905), orchestration de C. Poppen; Cinq mouvements pour quatuor à cordes, op. 5, orchestration de C. Poppen. Ensemble Hilliard, Orchestre de chambre de Munich, dir.: Christopher Poppen. ECM New Series 1774.

Une autre tendance s'ancre fortement dans l'univers du disque classique: le disque «concept». Il y a quelques années, les gens de la radio nous ont surpris et étonnés en juxtaposant des musiques dont on n'aurait guère soupçonné le pouvoir d'interpénétration. Si la mode semble un peu dépassée dans l'univers hertzien, le support numérique s'y vautre en ce moment, avec des résultats pas forcément bienvenus. Après son assez réussi *Morimur*, Christopher Poppen enfonce une porte déjà bien grande ouverte par bien plus grands que lui en voulant «démontrer» les liens et affinités entre la musique de Bach et celle de Webern. Portail d'entrée et de sortie du disque: l'orchestration de Webern du grand *Ricercar à six voix de l'Offrande musicale*. Ces deux versions circonscritent l'élaboration symétrique en arche du disque; entre elles, deux pièces de Webern orchestrées pour orchestre à cordes encadrent la cantate de Pâques *Christ lag in Todesbanden*. Dans le jargon du métier, on nomme cela le «descriptif». Arrive alors le «narratif».

Première constatation, amère: à trop vouloir montrer, on finit pas trahir. Ainsi, quand Webern orchestre Bach ou lui-même, ce n'est pas pour nous convaincre de sa science, de sa vision des choses, mais bien pour appliquer à ce ricercar des techniques inouïes à l'époque qui soulignent expressivement plus à fond la construction. Le geste même se veut instant de dialogue privilégié entre un père et son fils. Cet art prend source dans la polyphonie déjà ancienne à l'époque de Bach, celle des Flamands, et la transpose dans les aboutissements les plus formidables de la nouveauté d'alors, la mélodie de timbres. Les deux versions livrées par Poppen et son ensemble déçoivent cruellement; au lieu de montrer comme la ligne se colore au fur et à mesure que se déroule le thème, ses figures d'accompagnement et les diverses sections, il appuie la dissociation des éléments.

Une comparaison un peu boiteuse s'impose. Une toile de Kandinski ne prend de sens que dans son entier; Poppen la découpe et la recolle en prenant bien soin de montrer là où sont les déchirures et une colle trop voyante nuit à l'unité de la perception. Encore une fois, l'arbre cache la forêt. On s'ennuie donc ici des versions de grands chefs, Scherchen en tête, qui savent retrouver l'unité de l'image malgré la décomposition irisée du miroir.

La cantate BWV 4 reçoit également une lecture épurée, comme si le concept visait plus à la sécheresse qu'à l'émotion. Dans ce répertoire, on tue l'intention même du compositeur. Bach était luthérien, certes, et sa musique d'église visait à illustrer le propos comme à le rendre sensible. Il ne faut donc pas ramener cela à puritan et, même si l'ensemble choral Hilliard rend bien les airs et intéresse dans les chœurs, on a l'impression d'entendre une musique édulcorée.

Alors, quoi qu'en pensent certains exégètes, la musique de Webern pâtit. Ce compositeur est minimaliste au sens où chaque note et chaque couleur de note est importante, au point qu'il isole presque tous les événements. Sans enrobage ni reprise, dans un désir de clarté et d'expressivité. Comme Bach, Webern veut sa musique belle, tellement belle qu'il en expurge tout ce que le romantisme mourant pouvait polluer de décoratif non nécessaire. Après la deuxième guerre, on l'a analysée froide; aujourd'hui, on préfère en savourer les subtilités sensuelles.

Si la clarté du jeu de l'Orchestre de chambre de Munich est irréprochable, la baguette ne fait que nous montrer les reflets du diamant, admirant la pierre précieuse un peu au détriment de ce à quoi son cristal vise. On ne reçoit que de l'artisanat; un peu furieux, car on s'attendait à mieux, même si la démarche reste intéressante. Accomplissement à venir.

François Tournant

«JE N'AVAIS PAS RI AUTANT DEPUIS LONGTEMPS!»

- Patrice Heurichon, RADIO-ENERGIE



Mambo Italiano  
www.mamboitaliano.ca  
À L'AFFICHE  
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

LITTÉRATURE

# Le dernier havre d'Yves Thériault

*L'ensemble des droits de l'auteur d'Agaguk est repris par sa fille*

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

L'ensemble de l'œuvre de l'écrivain québécois Yves Thériault sera désormais regroupée chez un nouvel éditeur, les Éditions du Dernier Havre.

La fille de l'écrivain, Marie-José Thériault, qui est elle-même écrivaine et traductrice, a en effet repris les droits des œuvres de son père dans les différentes maisons d'édition où elles étaient disséminées. Elle les a réunies aux Éditions du Dernier Havre, qui portent d'ailleurs le nom d'un roman de Thériault. Les nouveaux livres seront distribués chez ADP, du groupe Sogides, qui gardera ainsi une part d'implication dans la diffusion de l'œuvre de Thériault.

Mais les Éditions Typo, du groupe Sogides, perdent leurs droits sur le roman *Agaguk*, étudié dans les écoles depuis plusieurs années, et vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires. L'éditeur de formats de poche perd aussi les droits sur *Aaron*, *La fille laide* et un certain nombre d'autres titres. Les droits sur différentes œuvres de Thériault ont également été récupérés chez Hurtubise HMH, chez Fides, à la Bibliothèque québécoise ou chez Médiaparc.

Marie-José Thériault espère ainsi favoriser un travail d'édition plus inventif des œuvres de son père, les mettant mieux en valeur, ainsi que la production d'éditions de luxe, pour des anniversaires par exemple. En tout, Yves Thériault a publié une cinquantaine de titres.

« Je veux renouveler certains titres, proposer des adaptations, les rajouter sans toucher au texte, et aller chercher un nouveau public », dit la seule héritière des droits de Yves Thériault, qui n'a pas d'enfants et dont le frère est décédé il y a quelques années.

Déjà, deux titres dont les tirages étaient épuisés, *Agaguk* et *La fille laide*, récupérés par Ma-



À 58 ans, Marie-José Thériault affirme être « depuis très longtemps la secrétaire perpétuelle d'Yves Thériault ».

rie-José Thériault chez Typo, sont disponibles en librairie sous leurs nouvelles jaquettes. Le prochain sur sa liste, *Aaron*, devrait être disponible d'ici la fin de l'année.

Mme Thériault veut aussi publier des éditions présentant les œuvres à différents stades. « Dans le cas de *La fille laide*, dit-elle, il y a deux textes de radio qui ont servi de déclencheurs. Ils sont dans les archives radio-canadiennes, où beaucoup de choses ont été détruites. Dans certains cas, il y a des adaptations radiophoniques postérieures à l'œuvre », dit-elle.

A 58 ans, Marie-José Thériault affirme être « depuis très longtemps la secrétaire perpétuelle d'Yves Thériault ».

À l'occasion du 15<sup>e</sup> anniversaire de la mort de son père, elle a tenté de refaire une édition de luxe de la première œuvre de Thériault, les *Contes pour homme seul*. Mais le projet, à force de traîner, n'a jamais vu le jour.

Marie-José Thériault travaille aussi à la biographie de son père, qui devrait également paraître aux Éditions du Dernier Havre. Elle n'exclut pas la possibilité de publier des œuvres d'autres auteurs portant sur les travaux de son père, qui, croit-elle, n'a pas été reconnu à sa juste valeur par l'institution littéraire. La maison pourrait aussi dépasser de beaucoup ces horizons.

Son père, dit-elle, n'était pas un intellectuel. Est-ce la raison pour laquelle il n'a pas eu une reconnaissance équivalente, par exemple, à celle d'un Hubert Aquin?

Et puis, ajoute-t-elle, « mon père n'a pas écrit qu'Agaguk », faisant référence au fait que c'est cette œuvre qui a massivement retenu l'attention des universitaires.

Reste qu'Agaguk demeurera désormais un classique de la littérature québécoise, et que ce récit du Grand Nord est d'ailleurs immortalisé sur écran depuis la production d'un film éponyme en 1992. C'est dans son dernier havre qu'on pourra le retrouver désormais, grâce à sa fille.

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La vraie vie

LOUISE-MAUDE  
RIOUX SOUCY  
LE DEVOIR

Alain Ulysse Tremblay cultive l'art du mot juste comme d'autres soignent les orchidées. À l'UQAM où il enseigne les communications, il s'astreint gentiment, mais fermement, à dompter les plumes enlevées — mais combien malhabiles — en leur inculquant les vertus de la concision et de la pleine mesure du poésis des mots. Les siens sont sans détour, profondément ancrés dans le réel.

C'est que le professeur, loin d'avoir trouvé la paix dans sa tour d'ivoire universitaire, aime à rappeler à ses étudiants que la réalité est dehors. Prêchant par l'exemple, cet ancien marin n'hésite d'ailleurs pas à plonger dans la vie, la vraie, au sens propre comme au figuré. Son premier roman explorait la vie en usine, un quotidien à qui fut aussi le sien, à l'aube de son existence. Son second, *La Langue de Stanley dans le vinaigre*, nous entraîne dans l'un des quartiers les plus défavorisés de Montréal: Hochelaga-Maisonneuve, HM pour les intimes.

Encore une fois, le professeur à l'allure bonhomme et à la voix tranquille surprend en plongeant dans un univers aux antipodes des milieux universitaires. Ce microcosme, Alain Ulysse Tremblay le connaît pourtant intimement, lui qui a été travailleur de rue et a longtemps collaboré au journal *L'itinéraire*. Emboitant le pas à Richard Hovington, un travailleur de rue, il nous entraîne dans une histoire troublante, à mi-chemin entre le polar et la rédemption.

Le roman s'ouvre sur le meurtre de Stanley Cockburn, portier au Star, un bar de dan-

seuses dans HM. À la section du crime organisé de la police de Montréal, l'affaire s'annonce complexe. Comment en effet expliquer la soudaine disparition des deux intervenants rattachés à ce secteur: Richard Hovington et Jennifer Marchand? Chargée de l'enquête, Kumiko Fugimori, psychiatre attachée à l'escouade anti-gang, a l'intime conviction que les deux mystères ne font qu'un.

Industrieux, Alain Ulysse Tremblay conjugue savamment les éléments de l'enquête du D<sup>r</sup> Fugimori aux retours en arrière du principal protagoniste. Traquant le quotidien de son héros tranquille, il y peint un Montréal glauque, profondément marqué par la pauvreté. N'hésitant pas à gratter la plaie sociale là où elle saigne, son verbe se fait parfois cru, faisant alors jaillir des images fortes, parfois déroutantes. Mais là où plusieurs avant lui sont tombés dans le piège du misérabilisme, Alain Ulysse Tremblay garde le cap.

Profondément montréalais, ce roman aborde la pauvreté, l'itinérance, l'industrie du sexe et de la drogue sans aucune complaisance, égratignant au passage les égarements du crime organisé et la culture de la peur qui s'en nourrit. Le travail est intéressant, l'histoire prenante, la plume terriblement efficace. Et si la couleur locale y est fortement développée, la quête secrète de Richard Hovington, elle, demeure largement universelle.

### LA LANGUE DE STANLEY DANS LE VINAIGRE

Alain Ulysse Tremblay  
La Courte Échelle  
Montréal, 2003, 184 pages

ÉCHOS

### Philippe Jaccottet honoré par Monaco

(Le Devoir) — Le prix de la fondation littéraire Prince Pierre de Monaco a été décerné au poète et essayiste suisse Philippe Jaccottet, a annoncé la Principauté dans un communiqué. M. Jaccottet, 78 ans, qui vit en France depuis près de 50 ans, a été distingué pour l'en-

semble de son œuvre, traversée par une réflexion sur la parole poétique. Ses principaux recueils sont *L'effraie* (1953), *L'ignorant* (1958), *À travers un verger* (1975), *À la lumière d'hiver* (1977), *Pensées sous les nuages* (1983), *La Saison*, *Carnets 1954-1979* (1984), *Cahiers de verdure* (1990), *Après beaucoup d'années* (1994), *Et néanmoins*, *Carnets 1995-1998* ou *Notes du ravin* (2001). L'an dernier, ce prix avait été attribué à la romancière et poétesse québécoise Marie-Claire Blais.

**LYSE VÉZINA**  
**LE VIOLONCELLE**  
SES ORIGINES, SON HISTOIRE, SES INTERPRÈTES  
Cet ouvrage fait la synthèse des connaissances actuelles sur l'instrument fascinant qu'est le violoncelle. On y explique d'où il vient et on y présente les développements dont il a fait l'objet à travers les âges. On y trouve aussi de nombreuses considérations sur la lutherie, sur les grandes écoles de musique, sur l'art de l'archet. Finalement, on y présente les grands interprètes du violoncelle.  
Bref, ce livre constitue une véritable bible sur le violoncelle et, incontestablement, il est en français l'ouvrage le plus complet sur le sujet. Véritable hymne à l'instrument auquel Lyse Vézina a consacré sa vie, cette œuvre — unique en son genre — saura combler les lecteurs les plus exigeants.  
402 pages • Photos • Index  
ISBN 2-922245-83-7 • 34,95 \$  
LES ÉDITIONS VARIA  
WWW.VARIA.COM

**CAROLE DAVID**  
**Terroristes d'amour** suivi de  
**L'endroit où se trouve ton âme**

« Épisodes d'une dispersion de soi si consommée qu'elle ne laisse plus de prise au lyrisme facile, complaisant, de la prostration poétique ordinaire » (René Lapière).

LES HERBES ROUGES / COLL. « TERRITOIRES »

152 p., 9,95 \$

**POUR VOS ENFANTS CET ÉTÉ**

Alain Fortaich  
**ALAIN FORTAICH**  
**La dragonne qui avait perdu sa flamme!**

Jeunesse, 72 pages, 10 \$

ÉDITIONS TROIS

**XYZ** éditeur

félicite  
**Véronique Cnockaert**  
auteure de  
**Émile Zola. Les inachevés**  
finaliste au Prix Spirale de l'essai 2003

et  
**Esther Croft**  
auteure de  
**De belles paroles**  
finaliste au  
Prix France-Québec/Philippe Rossillon 2003

Yvonick Cnockaert  
**ÉMILE ZOLA. Les inachevés**  
sur le profil de l'éditeur

Esther Croft  
**De belles paroles**

**Palmarès Renaud-Bray**  
**Le baromètre du livre au Québec**  
Basé sur les ventes du 18 au 24 juin 2003

1	Fantastique	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX	J. K. ROWLING	Raincoast	1
2	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, L. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	2
3	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	10
4	Polar Qc	INDÉSIRABLES	C. BROUILLET	La courte échelle	1
5	Biographie	MON HISTOIRE	H. R. CLINTON	Fayard	2
6	Roman	ONZE MINUTES	P. COELHO	Anne Carrière	6
7	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	5
8	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	52
9	B.D.	LE PETIT SPIROU, t. 11 - Tu ne s'ras jamais grand!	TOME / JANRY	Dupuis	3
10	Roman	L'IGNORANCE	M. KUNDERA	Gallimard	19
11	B.D.	32 DÉCEMBRE	E. BIAL	Humanoides	3
12	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	8
13	Polar	UNE SECONDE CHANCE	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	6
14	Roman	UNE ADDORATION	N. HUSTON	Leméac/Actes Sud	5
15	Roman	LE COTTAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité	2
16	Polar	LA REINE DU SUD	A. PEREZ-REVERTE	Seuil	3
17	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	12
18	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH	E. LAURENT	Pion	2
19	Essais	QUI A TUÉ DANIEL PEARL ?	B.-H. LEVY	Grasset	6
20	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	18
21	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	7
22	Polar	LES HOMMES DE PAILLE	M. MARSHALL	Michel Lafon	6
23	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS	S. HUSTVEDT	Leméac	14
24	Cuisine	BARBECUE	RAICHLER/SCHNEIDER	L'Homme	61
25	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	129
26	Roman Qc	LIFE OF PI	Booker Prize 2002 Y. MARTEL	Vintage Canada	34
27	Roman	IMPRIMATUR	MONALDI / SORTI	JC Lattès	22
28	Biographie	CESAR IMPERATOR	M. GALLO	XO éd.	6
29	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Aniane	141
30	Essais	FAUSSE ROUTE	E. BADINTER	Odile Jacob	1
31	Biographie	FRANÇOISE GIROUD - UNE AMBITION FRANÇAISE	C. OCKRENT	Fayard	1
32	Actualité	LA GUERRE DES BUSH	E. LAURENT	Pion	20
33	Roman	CONSTAT D'ACCIDENT	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud	7
34	Érotisme Qc	IRS DE FRUITS	L. DUNBERRY	Laclot	9
35	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 269	COLLECTIF	Dupuis	6
36	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil	8
37	Roman	SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	17
38	Roman Qc	AURÉLIE	C. PONTBRIAND	les Intouchables	7
39	Spiritualité	DIEU ?	A. JACQUARD	Stock	17
40	Biographie	LIVING HISTORY	H. R. CLINTON	Simon & Shuster	2
41	Polar	LES SOLDATS DE L'AUBE	D. MEYER	Seuil	20
42	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	10
43	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	18
44	Polar	GONE, BABY, GONE	D. LEHANE	Rivages	8
45	Guide Qc	QUÉBEC LA BELLE PROVINCE	COLLECTIF	Phidal	231

♥ Coup de Cœur RB    ■ Nouvelle entrée    ◆ Nombre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec  
www.renaud-bray.com

**92%** de nos clients ont aimé les qu'ils ont achetés.

Avant de partir en vacances, pensez-y !

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Hélène de Champlain,  
une femme sortie de l'ombre

« **N**i le mariage de notre Roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne, ni les conflits opposant le sieur de Champlain à ses associés, ni les manigances de la Cour ne m'avaient distraite de Noémie. » Cette phrase, qui se trouve vers la fin du roman de Fyfe-Martel, dit bien le parti pris de son héroïne-narratrice. Hélène de Champlain, née Boullé, a alors 18 ans et derrière elle, déjà, le poids d'une vie de femme où les questions politiques ont pesé lourd, même si elles semblent l'avoir indifférée.

C'est en effet la sphère du privé qui occupe le personnage principal de ce gros roman de Fyfe-Martel: ses amitiés, ses amours, les misères dont elle a été témoin au quotidien, bien plus que celle des manœuvres politiques où se joue pourtant, en ce début de XVII<sup>e</sup> siècle, le sort de la Nouvelle-France.

Mariée à Samuel de Champlain alors qu'elle n'avait que 12 ans, Hélène Boullé n'aura été, pour la postérité, qu'une ombre, un personnage obscur de l'histoire dont on a très peu parlé, une de ces très nombreuses femmes dont on ne se souvient que parce qu'elles ont été liées à un homme illustre. C'est ce creux, ce manque, que Nicole Fyfe-Martel veut combler avec, si on peut dire, les moyens du bord. Ceux de l'histoire officielle, relayée par l'imagination de la romancière.

Il y eut donc d'abord ce mariage, qui fut sans doute une affaire d'intérêts. La dot d'Hélène était substantielle, mais Samuel de Champlain, qui avait du bien, cherchait probablement, par cette alliance, à s'assurer des appuis pour ses projets du côté de la Nouvelle-France: le père d'Hélène, Nicolas Boullé, comme secrétaire à la Chambre du roi, avait en effet ses entrées à la cour. Champlain a peut-être vu cette union comme un moyen de se rapprocher des gens de pouvoir, pour réaliser son rêve d'exploration et de colonisation de la Nouvelle-France. Quand il épouse



Robert Chartrand

Hélène, il y est déjà allé quelques fois et ne rêve que d'y retourner pour établir là-bas une colonie française durable.

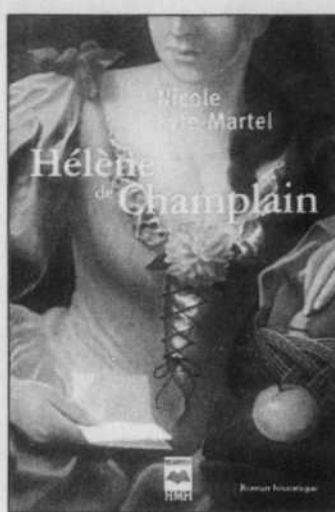
Ce fut, pour ce qu'on peut en savoir, un mariage blanc, et qui le serait demeuré: le contrat stipulait, étant donné le jeune âge de la mariée, qu'il ne pourrait être consommé que deux ans plus tard. Le fut-il jamais? Samuel de Champlain a alors 40 ans. Courtaud, affligé d'une voix nasillarde, il apparaît d'abord comme un barbon à la fois autoritaire et bonasse comme on en voit dans les comédies de Molière. Soucieux à l'occasion de son autorité de mari, défié par sa jeune femme, il n'exige d'elle qu'une soumission aux convenances de l'époque. Samuel de Champlain, dans ce roman, est un cocu plus ou moins sympathique, qui se débat dans mille intrigues sociopolitiques, comme s'il avait mieux à faire que de s'occuper de son propre ménage...

Celui qu'on a surnommé le père de la Nouvelle-France n'est, à la vérité, qu'un prête-nom dans le roman de Fyfe-Martel. Depuis le prologue très bref, où Hélène Boullé semble être à la veille de mourir, ce gros livre — qui aura sa suite — est un immense retour sur le passé de cette femme, pris en charge par elle-même. Elle est à la fois la narratrice et le personnage central du récit, qui raconte sa jeunesse, et surtout sa relation amoureuse, passionnée, avec un certain Ludovic Ferras, pelletier de son état, et qui semble être le seul personnage inventé du roman.

Cette liaison, dont on peut croire à la fin que seul son mari l'ignore, occupe Hélène corps et âme. Elle constitue d'ailleurs l'essentiel de ce livre: les émois qui troublent les deux amants, leurs rencontres secrètes, leurs querelles et leurs réconciliations font en sorte que le roman de Fyfe-Martel est l'histoire d'un amour clandestin avec, en toile de fond, l'histoire de la Nouvelle-France qui se fait. Quant au couple Champlain, il paraît moderne avant l'heure: le mari ne pense qu'à sa carrière alors que sa femme, indifférente à tout cela, est déchirée entre la soumission aux convenances et l'amour qui la consume.

Femme complexe, contradictoire, Hélène Boullé est ici une jeune fille déchirée entre la soumission aux mœurs de son époque et un désir d'émancipation. Sensible et passionnée, émue par les misères de femmes qui ne sont pas de sa condition, elle va fréquenter les féministes du temps, pester comme elles contre les mariages de convenance. Mais elle va rester l'épouse de Samuel de Champlain, avec qui elle s'embarque à destination de ce nouveau continent qui ne lui dit rien, en 1619. C'est ainsi que se termine le premier volume de ce roman, dont la bande-annonce indique à tort qu'il s'agit d'une saga. *Hélène de Champlain* est un roman historique, oui, une sorte de douce vengeance sur le passé officiel qui laisse toute la place à une femme dont la postérité ne se souvenait qu'à cause de son mari.

Elle est agréablement racontée, cette histoire, même si on s'y égare, notamment dans certains épisodes moyen-âgeux qui tentent de faire revivre une Bretagne légendaire. Mais Fyfe-Martel, qui s'est bien documentée, sait bien mettre, en général, l'histoire à contribution, juste assez pour qu'on ait l'impression de se trouver jadis. Son Hélène Boullé, en chroniqueuse, com-



met cependant de nombreux anachronismes, sémantiques, lexicaux ou autres: il n'existait pas, en son temps, d'arnaqueur ou de compétiteur et le verbe apprécier qu'elle répète sans cesse n'avait pas le sens qu'elle lui prête. Et il manque à son récit une bonne centaine de virgules...

Fyfe-Martel a choisi de faire raconter à Hélène de Champlain ce que celle-ci désigne comme son «côté ombreux», celui qui se prêtait le mieux à la fabulation romanesque. La romancière fait ainsi de cette silhouette de l'histoire une femme passionnée, une féministe avant l'heure. Son Hélène de Champlain est sans doute inventée pour une bonne part. Et pourquoi pas? On sait que celle-ci n'a séjourné que quatre ans en Nouvelle-France, qu'elle a fini ses jours dans un couvent. Mais Nicole Fyfe-Martel, on n'en doute pas, va lui faire raconter cette suite de sa vie à sa manière, qui n'est pas désagréable.

robert.chartrand5  
@sympatico.ca

## HÉLÈNE DE CHAMPLAIN

Nicole Fyfe-Martel,  
Hurtubise/HMH,  
Montréal, 2003, 704 pages

LITTÉRATURE JAPONAISE

Au pays  
de l'angoisseGUYLAINE  
MASSOUTRE

Un an avant de recevoir le prix Nobel de littérature — en 1968 —, Yasunari Kawabata regroupait trois nouvelles dans une édition de poche sous le titre de *Les Belles Endormies*. Ce texte-ci, de 1960, a fait le tour du monde. Mais les deux autres sont restés, jusqu'à ce jour, inédits en français. L'ouvrage d'Albin Michel vient combler cette lacune, d'autant que Yukio Mishima leur avait donné un accompagnement de lecteur.

Ce livre — une vraie curiosité pour les amateurs d'étrangeté — porte le titre de la seconde nouvelle, *La Beauté, tôt vouée à se défaire*. Il s'agit d'une nouvelle japonaise à l'anglaise, si l'on peut dire, puisqu'elle compte une centaine de pages et se lit au rythme d'un roman. Écrite en 1933, elle n'a pas pris une ride, surtout lorsqu'on la découvre après *Le Bras*, écrite trente ans plus tard, autre nouvelle, si inquiétante et cocasse qu'on en demeure saisi jusqu'au bout de l'ouvrage.

## Séduction de l'étrange

On connaît, de la littérature japonaise, son obsession pour la beauté, les rites et la mort. Ces thèmes universels s'y déclinent dans des noces mémorables avec la grandeur, qu'on peut souvent confondre avec une veillée funèbre. Le Japon entretient une relation aussi fraîche que glacée avec le reste de l'univers.

Kawabata n'y échappe pas. Orphelin très jeune, élevé par un grand-père aveugle, l'homme se dit volontiers du XIX<sup>e</sup> siècle, dont il avait connu les derniers jours. Pourtant, son œuvre abondante doit aux ordonnancements, tailles et tournants japonais moins qu'aux bizarreries de l'inconscient qui ont abondé chez nos surréalistes occidentaux.

Tout au plus gardait-il, de l'art nippon, une simplicité, un dépouillement qui découpent ses phrases avec le tranchant du sabre. Instrument par excellence du samouraï, Mishima retourna un jour ce sabre contre lui-même, pour se faire hara-kiri.

Ainsi, les fictions de Kawabata ont la subtilité, la légèreté et le toucher habile d'une créativité sensible à toutes les facettes irisées de la lumière. Qu'on relise *La Danseuse d'Izu*, ce grand classique qui le rendit célèbre dès sa parution, en 1927; tous les écoliers japonais connaissent cette brève histoire de comédiens ambulants.

De même, *La Beauté, tôt vouée à se défaire* joue avec nos états

d'âme. C'est si joli, et pourtant repoussant. Un meurtre sordide se transforme en rêve incertain, volé de pensées poétiques, de souvenirs brumeux et de songes d'esthète. Lecteur, vous chercherez le coupable. Juge, vous voudrez démentir l'hypocrisie. Psychologue, vous observerez le faux et les apparences. Artiste, vous admirerez la fabrication.

## Déchirure

Mishima, dans sa postface, explique: «Le narrateur tente d'entrer d'une manière concrète dans les profondeurs de la psychologie du coupable et se sent aspiré hors de la réalité par le "mal" qui imprègne son imagination.»

Certes, l'écriture de Kawabata est experte à faire sentir les pensées retorses de la culpabilité, ses jeux de cache-cache avec l'innocence, et donc à dire tous les gestes, de l'intérieur, qui mènent à une invisible abjection.

Quant à l'autre nouvelle, celle d'ouverture, *Le Bras*, elle raconte comment le bras d'une jeune fille, détaché de son grès, accompagne vingt-quatre heures dans la vie d'un homme, qui entretient avec cet «objet» une curieuse relation de langage et de corps.

L'influence à retardement de Buñuel est évidente, mais ce qui l'est moins, c'est la perversion, carrement sympathique, de la relation fantasmée avec cette quasi-femme. Ou plutôt, avec ce bout de femme. Cette femme symbolise l'altérité; elle provoque le scandale, la déchirure, l'insolite, la séduction du monde réel, impossible à satisfaire. Cauchemar, délire, le mystère du morbide fascine et vous accroche... un doux sourire. Un sourire figé comme un masque.

L'auteur a 64 ans lorsqu'il signe *Le Bras*. Rien n'est plus troublant, dans la littérature fantastique, que la vie autonome d'un morceau de corps humain, soudain sorti de sa condition dépendante d'organe. Kawabata, toujours obsédé de cadavres, purs objets érotiques, leur donne un statut littéraire qui n'est pas sans avoir devancé l'œuvre particulière du Nouveau Romancier Alain Robbe-Grillet. Mais de l'emballage blanc, délicat, où perle une goutte de sang, émane le parfum d'une senteur orangée de magnolia.

LA BEAUTÉ, TÔT VOUÉE  
À SE DÉFAIRE

Yasunari Kawabata  
Postface de Yukio Mishima  
Albin Michel  
Paris, 2003, 163 pages

POÉSIE ÉTRANGÈRE

Henri Droguet,  
l'omnivore langagierTHIERRY  
BISSONNETTE

Baudelaire puis Apollinaire avaient utilisé le langage comme excitant, comme un alcool dont la distillation s'opère non pas dans un alambic, mais dans le réseau même de la conscience et de ses correspondances. On peut en dire autant d'Henri Michaux, qui dépassa l'expérimentation des hallucinogènes — ce «miserable miracle» —, pour se satisfaire enfin d'une poésie en compétition sérieuse avec tous les autres modes de transport.

On reconnaît vite ces poètes pour qui l'écriture et ses matériaux sont une ivresse permanente. Parmi eux: Henri Droguet, qui pourrait aussi figurer parmi ceux que Houellebecq classe, dans *Lanzarote*, sous l'appellation de «poètes hermétiques français». Qu'à cela ne tienne, puisque la caricature du grand cynique touchait d'abord... Guillevic.

Auteur notamment de *La Main au feu* (plusieurs années après Roland Giguère et sa rétrospective du même nom) et de *Ventôses*, Droguet a peu publié, six recueils en vingt ans, mais ses vers sont d'une concentration sémantique qui rappelle à la fois l'élaboration d'huiles essentielles et de gravures. Son nouveau livre, qui porte pour tout titre les points géographiques 48°39'N-2°01'W, provoque tour à tour le charme et l'agacement, et ce, à partir des mêmes éléments. Arbitraire, ludique, verbophile et sérieuse, obsessive jusqu'à la redondance, cette poésie sans concession n'en respire pas moins une liberté enviable, et d'ailleurs, contagieuse. «[M]ime et grime», s'intime lui-même notre poète, «jette-z'y petit homme inachevé / la parole excédante qui te cherche».

Livrées en ordre chronologique, les six sections du recueil sont marquées par un drôle de mélange entre leur érudition lexicale et leur spontanéité. Les lecteurs qu'incommoderait la prolifération de mots rares, notamment ceux qui décrivent le paysage et sa flore, tourneront vite les talons quand «le vent nécessaire brasse / la vagueusement rosse cendre d'un oiseau / pédicelles et corymbes / du sureau / des lierres / la digitale pourpre / l'herbe commune à cambrousse». Ce serait négliger la sculpture alerte du territoire effectuée par Droguet dans ces carnets, où la dérive sibylline finit par apporter son supplément de réalité aux divers lieux visités. Sans compter l'avertissement donné par la phrase de Beckett en épigraphe: «S'il n'y avait que l'obscurité, tout serait clair.»

Attentif à la singularité de tout, le discours d'Henri Droguet est proprement bouillonnant, quitte à devenir dérisoire par moments. Dans ce processus de digestion des choses, nul temps d'arrêt ni de lyrisme outrancier. Le dehors passe et nous avec, «il chante ça dans les suies / dans le bras vitrifié des hivers / mort-né monument de mots morts nus / les mots ! ah quel désert à la fin / merveilleux.» Accès de langue familière, néologismes et ressacs vers l'Antiquité méditerranéenne peuvent bien se succéder, la tâche ici étant de s'éprouver comme leur différence et leur rapport, leur lumière et leur obscurité.

48°39'N-2°01'W  
(ET AUTRES LIEUX)  
Henri Droguet  
Gallimard  
Paris, 2003, 127 pages

L'impasse  
de la mondialisation libérale

ANTOINE ROBITAILLE

Jean-Louis Roy n'annonce rien de bien nouveau dans son dernier livre. La chute de l'Empire soviétique et les progrès technologiques ont en une décennie transformé notre monde, suscitant une mondialisation effrénée.

Les institutions internationales sont obsolètes. Les États-Unis triomphent, mais l'Europe pourrait devenir un contrepoids. L'Asie aussi. Malgré une documentation abondante, cet essai fondé sur une problématique approximative et au style presque bureaucratique fait l'effet d'un robinet d'eau tiède. Mais c'est un reflet assez infidèle de son auteur en entretien: un personnage passionné au parcours riche — ancien directeur du *Devoir*, ancien délégué général du Québec à Paris, ex-secrétaire général de l'ACCT et maintenant président de Droits et Démocratie.

Antoine Robitaille. Dans votre livre, vous reprenez le constat que l'on entend depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire que le libéralisme a gagné la bataille idéologique au XX<sup>e</sup> siècle. Peut-on être autre chose que libéral aujourd'hui?

Jean-Louis Roy. Plusieurs personnes répondent par la négative à cette question. Moi, je m'interroge: à long terme, ce libéralisme va-t-il vraiment pouvoir renforcer la sécurité, aider le développement, garantir la paix? Permettra-t-il de freiner la croissance de l'incivilité dans le monde aujourd'hui? «L'incivilité» est un phénomène très inquiétant: l'ancien Zaïre, au cœur de l'Afrique, est une grande zone où il n'y a à peu près plus d'autorité publique. Autour de la Colombie non plus, il n'y a plus d'autorité publique. Or, c'est précisément l'autorité publique qui se trouve minée, voire niée, par cette prétention du système économique libéral de fixer les normes dans tous les domaines de l'activité humaine où que ce soit dans le monde. On l'a vu à l'issue des négociations de Doha, où les ministres du Commerce international des pays membres de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) ont enclenché un nouveau cycle de libéralisation des marchés. Il s'agit d'une nouvelle étape dans la ré-

duction des pouvoirs des États au profit des maîtres du marché.

Concrètement, qu'est-ce que cela implique?

Que les possibilités pour une communauté humaine de se donner des règles spécifiques sont de plus en plus réduites peu importe son niveau de développement. Dans le cas de l'investissement, cette orientation équivaut à doter le secteur privé de moyens qui, dans certains cas, mettraient de côté les constitutions nationales. Mais ne peut-on pas jouer le libéralisme contre le libéralisme?

C'est-à-dire opposer au libéralisme économique un libéralisme politique dans sa tradition individualiste, fondatrice des droits de l'homme?

Sans doute, mais depuis 12-15 ans, depuis l'implosion de l'URSS, ce qui a dominé, c'est l'idée que la liberté économique doit précéder la liberté politique. Si vous avez la liberté du commerce et la liberté de l'investissement, nous répétons sans cesse, les autres libertés vont suivre comme par magie. Or ce n'est pas ce qui se produit. La liberté humaine fleurit dans un ensemble beaucoup plus vaste que les seules conditions de liberté économique: les dimensions politiques et sociales sont essentielles aux individus et aux sociétés humaines. Il en va de même pour le développement.

Donnez-moi un exemple. La Pologne, qui vient de décider de se joindre à l'Europe. Les opérateurs économiques polonais, aujourd'hui, à qui doivent-ils cette intégration dans un grand marché? À ceux qui, dans le syndicat Solidarité, ont mené la lutte contre le communisme. Et ceux-là, à qui doivent-ils ce succès? À l'accord d'Helsinki de 1975, qui a inclus pour la première fois, comme condition de la sécurité, le respect des droits de l'homme. Les opposants avaient alors un outil formidable pour se battre, Moscou l'ayant signé, ayant donné sa parole. Et ils l'ont utilisé à fond. Quand on lit les auteurs polonais aujourd'hui, que nous disent-ils? Nous avons d'abord obtenu les libertés politiques. Nous avons pu créer un régime démocratique qui, à son tour, a créé l'économie libérale. Le droit et les droits de l'homme ont été, dans ce cas, les leviers essentiels.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-Louis Roy, président de Droits et Démocratie.

Vous travaillez dans le monde des organisations internationales depuis longtemps. Certains, comme Kofi Annan, que vous citez, disent qu'elles sont obsolètes. Quelle utilité peuvent-elles encore avoir?

Les organisations internationales n'existent que par la volonté — à des degrés qui n'arrêtent pas de fluctuer — des États qui en sont membres. Prenez le cas de l'ancien Zaïre. Dimanche, les premiers soldats sont arrivés dans la partie nord-est du pays. Après trois millions et demi de morts. C'est un scandale incroyable! Or Kofi Annan dit depuis plusieurs années qu'il faut intervenir, qu'il faut qu'on y envoie une force d'interposition. Mais ses requêtes sont restées sans réponses. Les organisations intergouvernementales dépendent de la volonté des États membres, selon les intérêts et les alliances de ces derniers. Kofi Annan le juge obsolète. Il a raison. Elles sont l'expression d'un monde qui n'existe plus.

Les organisations internationales sont souvent complaisantes à l'égard de certaines dictatures qui par la suite créent des problèmes avec lesquels ces mêmes institutions se retrouvent aux prises. Complaisance de la Francophonie envers Mobutu. Complaisance de l'ONU qui accepte que la Libye dirige la Commission des droits de la personne.

Vous avez raison. La Francophonie a fait preuve d'une complaisance totalement criminelle envers certaines régions jusqu'en 1990. Mais

à partir de ce moment, elle a fait de la démocratie et des droits de la personne les valeurs fondamentales à approfondir et à protéger en son sein. Le sommet de 1991 devait avoir lieu dans le Zaïre de Mobutu, mais pour des raisons liées à la nature des régimes, on l'a déplacé à Paris. Dans le cas de la Libye, président de la Commission des droits de la personne des Nations unies, je vous le dis sans hésiter: c'est une aberration absolue, c'est indéfendable. Mais qu'est-ce que cela nous apprend? Qu'un grand nombre de pays, dont le Canada, ont très peu investi dans le système international des droits de l'homme. En revanche, ces pays ont beaucoup investi dans d'autres mécanismes internationaux: pensons au règlement des conflits à l'OMC! C'est une autre preuve qu'identifier la liberté humaine à la seule liberté des opérations économiques et organiser le monde en conséquence constitue une erreur radicale.

arobitaille@sympatico.ca  
TECHNOLOGIES  
ET GÉOPOLITIQUE  
À L'AUBE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE,  
L'IMPASSE  
Jean-Louis Roy  
Hurtubise/HMH  
Montréal, 2003, 270 pages

Prenez note que «L'aire des idées» d'Antoine Robitaille vous reviendra au mois d'août. Bon été!

## ESSAIS

# Une éthique pour le Québec et pour la Terre

Qui n'a pas rêvé, à ses heures, d'un Québec plus juste, plus équitable, plus solidaire, dans lequel le partage et l'entraide seraient à l'honneur et la dignité de tous et chacun respectée? On se dit, alors, «voici ce qu'il faudrait changer, améliorer ou inventer pour que ce pays advienne», mais, la plupart du temps, le quotidien nous rattrape et le rêve s'éclipse devant les préoccupations plus terre à terre.

Juriste et théologien, professeur émérite de l'Université de Montréal, l'éthicien Guy Durand, lui, a choisi de prendre le temps de se payer la traite. Dans *Le pays dont je rêve*, sous-titré «Regard d'un éthicien sur la politique», il trace le portrait réaliste d'un Québec qui serait habité, dans toutes ses composantes, par une éthique «personnaliste».

Essai d'éthique appliquée, «c'est-à-dire qui se concentre sur un secteur particulier de l'activité humaine pour l'analyser dans son fonctionnement concret: partir des faits, les laisser parler longuement pour bien comprendre ce qui se passe, ce qui s'y joue, en dégager les enjeux éthiques et les dilemmes, afin de les analyser du point de vue des valeurs et des fins, et de suggérer enfin des moyens, des pistes, des éléments de solution», son ouvrage couvre quatre champs d'intervention généraux: le projet démocratique, la social-démocratie, le système politique et les relations intercommunautaires.

Social-démocrate centriste, mou pourrait-on dire, Durand suggère essentiellement, après analyse de la situation actuelle, des «aménagements concrets et réalistes» qui relèvent d'un réformisme très prudent.

Ainsi, pour améliorer le projet démocratique québécois, il plaide en faveur du scrutin proportionnel, d'élections statutaires, d'une revalorisation du rôle de député, de règles de financement transparentes et équitables et d'un sursaut éthique personnel.

Dans le domaine économique, Durand se prononce en faveur d'une mondialisation arbitrée et à visage humain et d'une social-démocratie apte à protéger les plus vulnérables (salaire minimum, équité salariale, allocation universelle).

Souverainiste très mou, il affirme qu'il se contenterait d'une «confédération à cinq» régions qui reconnaîtrait les particularités du Québec francophone sans brusquer le nationalisme canadien. Enfin, partisan d'une laïcité ouverte, il souhaite des relations intercommunautaires qui permettent la cohabitation et la solidarité nationales sans exiger le reniement de quiconque à ses caractéristiques culturelles.

Revue commentée de l'actualité récente dans tous ces domaines, invitation à réfléchir plus à fond à une foule d'enjeux sociaux fondamentaux trop superficiellement traités par les médias compte tenu des contraintes qui sont les leurs. *Le pays dont je rêve*, en général, évite le piège réactionnaire (sauf quand il traite de la revendication d'une échelle unique dans la rémunération des enseignants et de l'évaluation scolaire) et constitue un bel exercice d'éthique d'inspiration chrétienne. Il pêche toutefois par deux excès: excès de détails et d'exemples qui s'accumulent parfois jusqu'à l'écoeurement et qui alourdissent l'ensemble et excès de prudence, de centrisme, qui enferme la réflexion dans un réformisme petit-bourgeois trop peu mobilisateur. Aussi, le rêve, au total, apparaît fort long et trop tranquille.

## En quête d'une éthique spirituelle

Il ne faut pas craindre le syncrétisme pour s'engager dans la lecture de *Voix de la Terre*. Recueil d'entretiens réalisés par Marie-Andrée Michaud et d'abord publiés dans le magazine *Guide Ressources*, cet ouvrage, en effet, amalgame dans une joyeuse insouciance les réflexions de 16 penseurs qui se réclament de traditions spirituelles très diverses. Bien sûr, l'approche ecumén-



Louis Cornellier

nique, en elle-même, n'est pas condamnable et donne souvent des fruits intéressants, mais seulement dans la mesure où elle ne sombre pas dans le bricolage religieux, une tentation à laquelle ne résiste pas ce recueil.

Attentive à «des humains qui explorent la dimension spirituelle de l'existence et lient la croissance intérieure à l'intégrité dans l'action», Marie-Andrée Michaud a donc voulu donner la parole à des penseurs que sollicite «la guérison de notre humanité en crise». «Humaine, écrite, je fais partie intégrante de la Terre. Plutôt que de chercher à la contrôler, puis-je apprendre à la redécouvrir, l'aimer et créer de concert avec Elle?»

Les réponses que lui fournissent ses invités ne brillent pas toutes par leur rigueur, leur cohérence et leur intérêt. Dans le camp, disons, des rigoureux, mentionnons Jacques Grand'Maison, qui présente d'assez belle façon les «huit cordes» essentielles d'une spiritualité pour aujourd'hui; David Suzuki, qui plaide avec discrétion en faveur d'une nécessaire conversion écologiste; et Albert Low, qui tente modestement de vulgariser sa conception du zen.

À l'opposé, dans le camp, disons encore une fois, des spiritualistes débridés, on retrouve un Placide Gaborry qui ne peut se retenir de mentionner qu'il est «en contact avec l'au-delà par l'entremise d'un médium», une Anita Roddick, fondatrice des magasins The Body Shop, qui affirme croire «en l'Amour et en l'Énergie», une Oriah Mountain Dreamer qui se fait travailler «l'énergie en [elle] et autour d'[elle]», de même qu'un Matthew Fox, par ailleurs intéressant théologien d'une spiritualité de la création, qui organise des messes «techno-cosmiques» à l'allure suivante: «Récemment, nous avons recueilli six cents images de déesses issues de toutes les traditions, dont Marie, et avec ces images projetées autour de nous sur des écrans géants, nous avons accueilli, en dansant, l'aspect féminin du divin en nous.» On comprend que le Vatican l'ait contraint, en 1989, à une année de silence et de réflexion!

Plusieurs des voix qui témoignent dans ce livre ont de bien belles choses à dire (je pense particulièrement à la primatologue Jane Goodall, au banquier et ancien élève de Bettelheim Stephen Eliot et au professeur d'administration Thierry Pauchant), mais la soupe cosmique qui résulte d'un tel assemblage où tout est mis sur le même pied et les propos vaseux de plusieurs des témoins sollicités nous laissent bien confus et démunis devant l'immense défi que représente la formulation d'une éthique spirituelle pour aujourd'hui.

louiscornellier  
@parroinfo.net

## LE PAYS DONT JE RÊVE

REGARD D'UN ÉTHICIEN SUR LA POLITIQUE

Guy Durand

Fides

Montréal, 2003, 330 pages

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



Chiïtes irakiennes en prières.

FALEH KHEIBER REUTERS

# La voix des femmes irakiennes

NAÏM KATTAN

Inaam Kachachi, une journaliste irakienne installée à Paris, est correspondante de plusieurs journaux arabes. Au fait de la littérature arabe, elle a fait un choix parmi des ouvrages de femmes irakiennes, publiés en Irak ou en exil, avant la chute de Saddam Hussein.

Des romancières, des nouvelles et des poétesses font connaître leurs sentiments sur l'état de leur pays. Elles décrivent une terre assiégée, ayant souffert de la première guerre du Golfe en 1991 et étouffant sous le joug d'un régime d'oppression. Craignant les représailles, elles ne peuvent pas le dénoncer ouvertement, même quand elles vivent en exil. Elles disent l'étouffement dont elles sont victimes, l'absence d'espoir, l'horizon opaque, sans ouverture. Des mères qui attendent désespérément le retour de fils disparus, des épouses, celui d'un mari enlevé.

Dans une nouvelle de Buthai-

na Al-Nassiri, un captif de la guerre irako-iranienne rentre chez lui. Dix ans se sont écoulés. Sa femme ne le reconnaît plus et, surtout, elle ne se reconnaît plus comme son épouse. Sa fille, qui était dans le ventre de sa mère au départ du père, refuse de retourner à l'école car elle s'était décrite comme la fille d'un martyr et serait dégradée aux yeux de ses camarades si elle disait être la fille d'un prisonnier. Le retour peut ainsi être plus difficile que la disparition. L'homme reprend discrètement sa valise et s'en va.

Il faut lire ce livre pour se rendre compte de l'immensité de la souffrance des Irakiens sous Saddam. Cela expliquerait l'explosion anarchique qui a suivi sa chute. Les problèmes sont loin d'être résolus mais au moins ces Irakiennes peuvent exprimer désormais leurs sentiments sans que la menace de la prison ou de la mort pèse sur elles.

INAAM KACHACHI

PAROLES D'IRAKIENNES

Éditions Le Serpent à Plumes  
Paris 2003, 210 pages

# L'ONU

ULYSSE BERGERON

Il y a 58 ans cette semaine, 50 pays signaient la Charte des Nations unies. Triste anniversaire pour l'organisation, qui a vu cette année sa crédibilité s'effondrer de nouveau. Dans *L'ONU contre les droits de l'homme?*, le journaliste du *Monde* Jean-Claude Buhner se joint à l'orientaliste et écrivain Claude B. Levenson pour faire un compte rendu détaillé et fort documenté de la Conférence mondiale contre le racisme qui s'est déroulée à Durban du 31 août au 8 septembre 2001.

Durban est en quelque sorte la «chronique d'un échec programmé» et la représentation des limites de la diplomatie internationale. Le Forum des ONG qui précède la conférence s'est transformé, au grand désespoir de plusieurs, en un terrain de confrontation idéologique et ethnique profondément stigmatisé par le racisme et la propagande haineuse. L'ouvrage brosse un portrait complet et bien articulé des dédales de la diplomatie onusienne: jeux de coulisse, pressions et revendications des ONG et des divers États, défense d'intérêts économiques au détriment des droits de l'homme.

Selon les auteurs, le constat est plus que décevant. Il démontre l'impuissance, à plusieurs égards, de l'organisation: «Les déclarations et réserves de plusieurs pays concernant les textes adoptés traduisent à leur manière les limites de la conférence de Durban, sinon les carences des Nations unies dans l'application pratique des droits de l'homme.»

«S'il est flagrant que les Nations unies ne sont pas toujours à la hauteur des attentes de l'opinion ou de ceux qui font appel à elles, force est de se souvenir que [...] ce sont les États qui composent et façonnent l'institution», mentionnent les auteurs. Et à l'heure actuelle, force est de reconnaître que son pouvoir pratique est grandement limité par le comportement de certains de ses membres.

## L'ONU CONTRE LES DROITS DE L'HOMME?

Jean-Claude Buhner  
et Claude B. Levenson  
Mille et une nuits  
Paris, 2003, 296 pages

Inauguration de l'exposition le dimanche 29 juin 2003 à 14 h en présence des artistes

## Femmes artistes des Cantons-de-l'Est Perspectives estriennes Townships' Perspectives Women artists from the Eastern Townships

Catherine Young Bates  
Sara Peck Colby Marie-Claire Blais  
Angèle Delaunois Clémence DesRochers  
Louisette Gauthier-Mitchell  
Caroline George Mary Martha Guy  
Marie-Cuerrier-Hébert Marie Laberge  
Christiane Lahaie Thérèse Lecomte  
Jovette Marchessault Louise Portal  
Hélène Richard Louise Simard

Commissaires:  
Annie Boudin, Monique Nadeau-Saumier

Jusqu'au 19 octobre 2003

Font également partie de l'exposition: LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN La grande fête des lettres 122, 23 et 24 août 2003 et PERSPECTIVES: FEMMES ARTISTES EN AMÉRIQUE DU NORD <http://www.museevirtuel.ca/exhibitions/Perspectives/>

## Centre culturel Yvonne L. Bombardier

1002, avenue J.-A.-Bombardier, Valcourt, Québec (450) 532-3033 expo@fjab.qc.ca

PARTENAIRES: Boreal - FONDATION J. ARMAND BOMBARDIER - LE DEVOIR - MUSÉE D'ART DE JOLIETTE - TÉLÉ-QUÉBEC - VIE DES ARTS

SHAWINIGAN  
À 1 H 30 de Montréal et Québec



Edgar Degas, *Petite danseuse de quatorze ans*, 1878-1881  
Philadelphia Museum of Art, Philadelphia  
The Henry P. McIlhenny Collection, à la demande de Francis P. McIlhenny

## Quand le corps humain inspire des chefs-d'œuvre

Le corps transformé  
Du 15 juin au 5 octobre 2003

La Cité de l'énergie accueille Picasso, Rodin, Matisse, Giacometti, Degas, Smith, Cardiff, Goodwin, Cadieux, Richier, Segal, Viola, Bourgeois, Calder, Mueck et Kentridge, de grands artistes qui ont, à leur façon, abordé la représentation du corps humain.

Demandez l'audioguide et le catalogue illustré et visitez le projet virtuel à [cybermuse.beaux-arts.ca](http://cybermuse.beaux-arts.ca)

Billets et renseignements

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE

(819) 537-5300  
1882, rue Cascade, Shawinigan

Pour contacter le Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa, composez le 1 800 319-ARTS ou tapez [musee.beaux-arts.ca](http://musee.beaux-arts.ca)

Musée des beaux-arts du Canada  
National Gallery of Canada



L'exposition est organisée par le Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa.

Canada

LE DEVOIR

## DE VISU

## Le corps et son double

Le MNBAQ propose une lecture accessible de l'art actuel

DAVID CANTIN

Dans le but de rapprocher le grand public d'une lecture d'avantage accessible de l'art actuel, le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) inaugure pour la période estivale *Doublures. Vêtements de l'art contemporain*. Avec Johanne Lamoureux à titre de commissaire invitée, cette nouvelle exposition fort attrayante impose du même coup un regard très critique face à nos liens sociaux. De la surprenante robe métallique de Jana Sterbak à la «couture explosive» de la New-Yorkaise E.V. Day, les tendances mode prennent ici une tout autre dimension.

Depuis l'exposition *Le Ludique* dans le cadre de l'échange France au Québec/La saison à l'automne 2001, le MNBAQ s'intéresse de plus en plus à l'art contemporain. Cette fois, on parle d'un travail considérable qui a nécessité plus

de deux ans de préparation. Le résultat final montre que l'institution du parc des Champs-de-Bataille a misé juste encore une fois. En tout, une vingtaine d'artistes venus tant de la France, de l'Angleterre, du Maroc que du Québec dans un but commun de surprendre à travers l'œuvre-vêtement.

On passe d'abord par le vestiaire du musée où les Sœurs Couture, de Québec, transforment ce lieu à l'aide d'une installation *in situ* à dominante kitsch et excessive. L'accumulation de tissus comme d'objets favorise déjà une forme de curiosité. Dans la salle 1, on entre en contact avec certaines des œuvres les plus fortes. *M. et Mme Andrews sans leur tête* (1998) de Yinka Shonibare détourne un célèbre tableau de Gainsborough afin de pousser plus loin la notion d'identité individuelle ainsi que collective, alors que *Rising to the Occasion* (1987-1991) de Rebecca Belmore mêle avec un humour très particulier les références culturelles (de l'unifor-

me militaire aux costumes des Premières Nations). Encore plus étonnante, la robe sans corps d'Orlan ou l'œuvre interactive de Jana Sterbak qui cherche à confondre à travers les phénomènes de réputation comme de séduction. Sans contredit, une pièce maîtresse dans un tel corpus.

## Mise sous tension

Avant d'entrer dans la salle 4, deux autres robes viennent ponctuer le trajet. Au palier du 1<sup>er</sup> étage, les visiteurs qui se dirigent vers l'espace réservé aux tableaux et dessins de Marquet feront sans doute un arrêt. Qui peut rester insensible devant une pareille mise sous tension? Une référence astucieuse à la culture populaire. A quelques pas de cette zone, la robe-sculpture de Majida Khattari critique de façon radicale la tradition vestimentaire musulmane. Une fois à l'intérieur de la salle, l'artiste français Gotscho s'applique à animer un couloir iconoclaste à l'aide d'une trentaine de vestes au mur. Au bout, Cornelia Parker traite aussi de l'absence du corps en transposant derrière un boîtier lumineux la robe de nuit que portait Mia Farrow dans le film *Rosemary's Baby* de Roman Polansky. L'installation vidéographique de Rodney Graham s'appuie essentiellement sur les contraintes derrière certains codes vestimentaires. On s'attarde toutefois davantage devant la somptueuse (et trompeuse) *Robe de bal* (2000) de Dominique Blain, au même titre que la fragilité des panneaux photographiques de Devora Neumark. L'intérêt paraît toutefois relatif devant les interventions du très prisé Christian Boltanski ou encore les tricotés du *Body Gear* de Tania Kitchell. Davantage évocatrice, l'œuvre de Naomi London demeure riche en résonances. Il y a aussi des liens intéressants à faire entre l'approche de Carl Bouchard et celle d'Erwin Wurm: une expérience aussi concrète que minimale du vêtement. Après le vêtement habitable de Lucy Orta, l'exposition se termine sur *Soixante-cinq chandails de laine* (1976-1981) d'Aganetha Dyck qui renforce une éloge percutant du quotidien.

Comme le précise Johanne Lamoureux dans le texte du catalogue qui accompagne *Doublures, les œuvres réunies dans Doublures, loin de se poser comme ornements du corps, en font presque toutes l'économie ou elles en présentent une version morcelée, mutilée. Elles évoquent souvent, en dépit de leur matérialité incontournable, une idée du corps, un corps abstrait. Or, ces vêtements orphelins, ces corps partiels,*

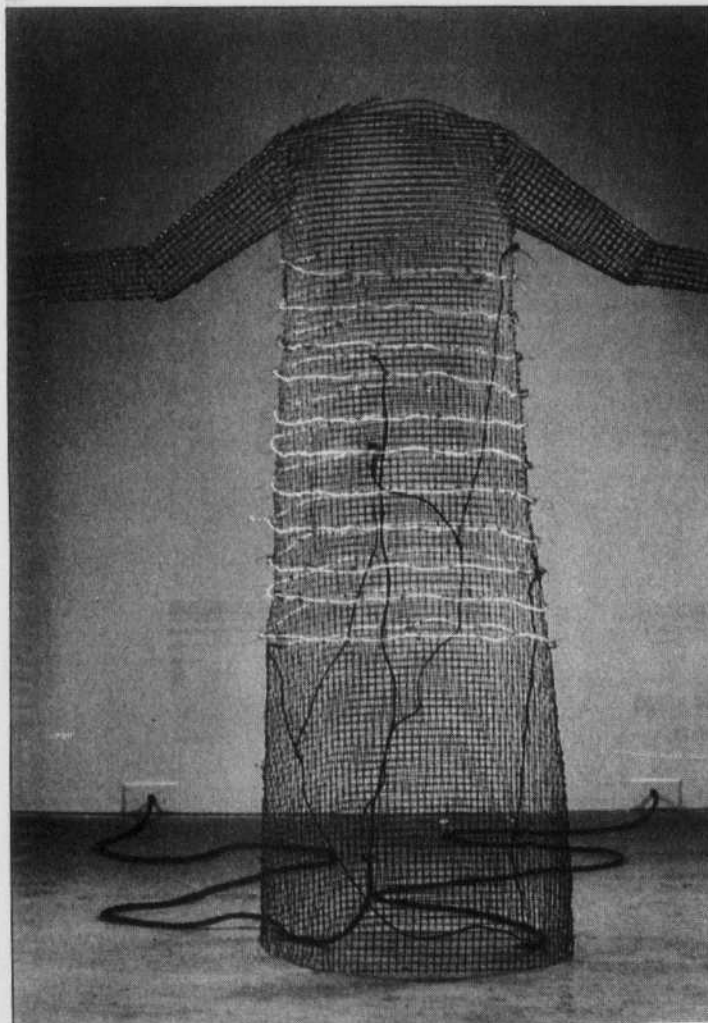


*Dévêtement*, 2003, de Nancy et Sheila Couture. Les sœurs Couture envahissent le seul lieu du musée consacré à la gestion de la chose vestimentaire: le vestiaire.

obliques, ne sont pas l'apanage de la représentation artistique: ils appartiennent à la culture contemporaine dans son sens élargi». Un travail minutieux qui vaut amplement le détour dans les semaines à venir.

DOUBLURES.  
VÊTEMENTS DE L'ART  
CONTEMPORAIN

Au Musée national des beaux-arts du Québec, parc des Champs-de-Bataille, Québec.  
Jusqu'au 12 octobre 2003.



*Je veux que tu éprouves ce que je ressens (La Robe)*, 1984-1985, de Jana Sterbak.

SOURCE MNBAQ

## GALERIE BERNARD

Artistes de la galerie  
Nouvelles œuvres  
Été 2003

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

## ROSELINE GRANET

Sculptures • Pastels

Exposition jusqu'au 19 juillet

## GALERIE SIMON BLAIS

5470, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Cet été, offrez-vous quelques douceurs...

12 juillet - musique à Joliette  
*Une grande voix, Mahler et l'OSM...*  
date limite de réservation : 30 juin!

19 juillet - théâtre en Mauricie  
*Un étrange songe d'une nuit d'été*  
Nous avons ajouté des places!

27 juillet - peinture à Ottawa  
Fragonard, Chardin... au Musée des beaux-arts  
Quelques places disponibles!

2 août - la nature dans tous ses états!  
de Mont-Saint-Grégoire à Sherbrooke :  
fleurs, tableaux, parfums et découvertes!

Nouveau numéro : (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Les beaux  
détours

CIRCUITS CULTURELS

## [doublures]

DU 19 JUIN  
AU 12 OCTOBRE  
2003

REBECCA BELMORE  
DOMINIQUE BLAIN  
CHRISTIAN BOLTANSKI  
CARL BOUCHARD  
NANCY ET SHEILA COUTURE  
E. V. DAY  
AGANETHA DYCK  
GOTSCHO  
RODNEY GRAHAM  
MAJIDA KHATTARI  
TANIA KITCHELL  
NAOMI LONDON  
DEVORA NEUMARK  
ORLAN  
LUCY ORTA  
CORNELIA PARKER  
YINKA SHONIBARE  
JANA STERBAK  
ERWIN WURM

JOHANNE LAMOUREUX / COMMISSAIRE

Catalogue d'exposition  
en vente à la Boutique  
du Musée et dans  
plusieurs librairies.

Musée  
national des beaux-arts  
du Québec

Québec

(418) 643-2150

1 866 220-2150

www.mnba.qc.ca

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

L'exposition est réalisée avec le soutien de :

Conseil des Arts  
du CanadaCanada Council  
for the Arts

Association Française d'Artistes Artistiques

AFAA

Ministère des Affaires Étrangères

Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné  
par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

## L'ÉTERNITÉ

en gravure  
en peinture  
en sculpture

œuvres récentes de carol lavoie

sur rendez-vous seulement

(819) 326-6155